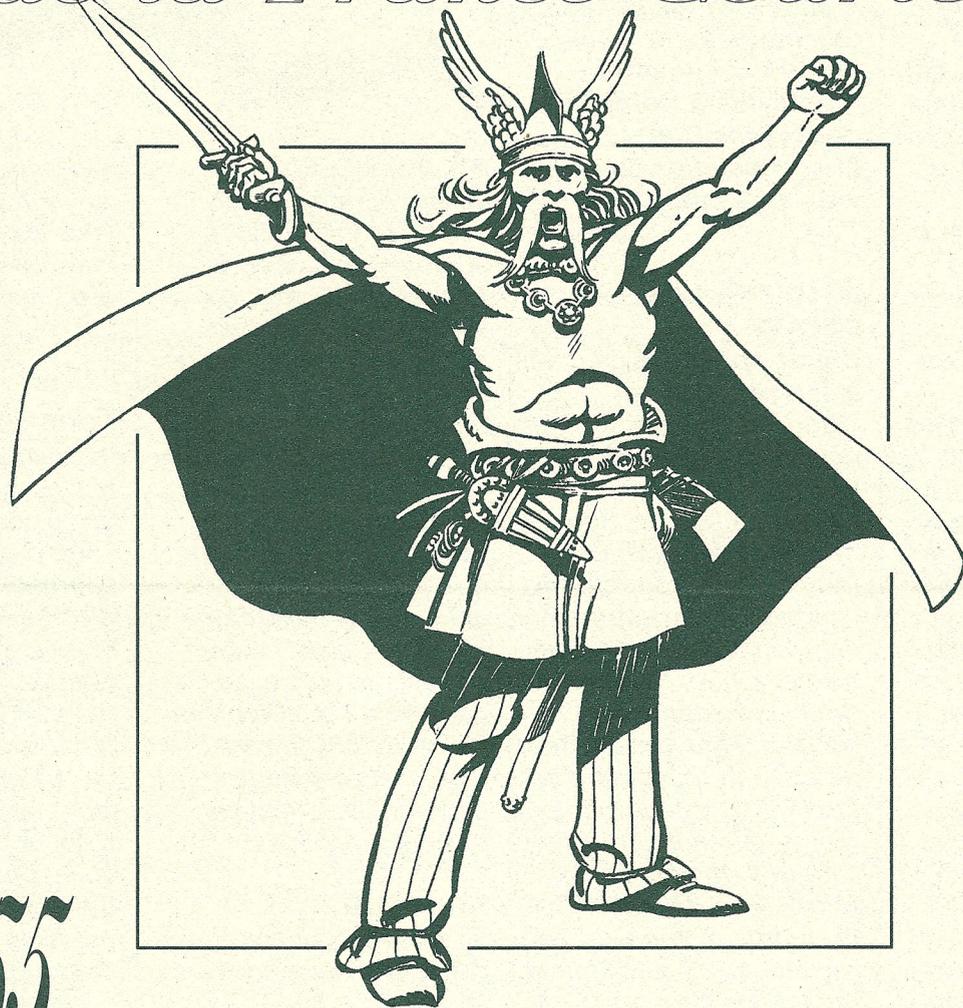


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 55

— 1995, quand la France s'éveillera... —

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

□ Et si le GIGN nous avait aussi libéré du prétendu antiracisme ? □ Pègre immigrée et justice froussard □ La poudrière du Caucase par Bernard Lugan □ L'exclusion de l'Esprit par Jacques Houbart □ Les derniers romans courtois par Nicolas Bonnal □ Et les vœux de BEH à ADG

Lettres de chez nous

MAUVAIS

Excusez ma franchise : cette fois, je vous ai trouvé mauvais (n° 53) ! Réfuter BHL ?

Quelqu'un qui vous lit a quoi à faire de ce pantin ? La gargote politique vous fait toujours saliver ? Bien fait : Delors se tire. Le temps de sortir le journal et vos canons de marine écrabouillent une ambulance. La Pologne a toujours vécu sous deux menaces : l'Allemagne et la Russie. Votre "Stratégies" n'est pas un scoop... BEH et ADG... : Longuet le gag. D'accord avec Lugan : les Serbobolcheviques sont une stupidité ... mais parler de victoire serbe n'est pas malin. Serbes et Croates devraient chercher, de bonne foi, des frontières cohérentes ... C'est compliqué, c'est dur de quitter sa terre natale mais les massacres n'arrangent que les photographes de presse.

Libre Journal, vous avez cinq mois pour : 1) démasquer les vrais faux adversaires de "cette-Europe-là", c'est-à-dire ceux qui veulent en sortir tout en y restant ;

2) rendre impossible la supercherie du racisme,

ce qui suppose un vrai dialogue avec les immigrés (pas les casseurs, les dealers et les faux réfugiés, bien sûr).

Cinq mois, c'est court. Il faut sûrement cisailier quelques rubriques dont le charme se fane inexorablement. Mais, après tout, pour un "casse-cou !" combien de "bravos !" ?

Et si vous étiez dans le vrai, après tout... ?

S.L. Marseille

RETOUR A LA CASE DEPART

Chirac appelle la gauche à son secours. Le "Brandt" français se découvre. Il avait démarré en politique à l'UJRF (Union des Jeunes républicaines françaises), groupement gauchiste. Il avait mené campagne avec, comme oiseau-pilote, le père Bovy, président du MODEF (Mouvement de défense de l'exploitation familiale), groupement communiste inventé par Jacques Duclos, le mitron communiste.

Et depuis, à Paris comme ailleurs, il a toujours favorisé la gauche, démolit la vraie droite (les députés FN en 86) et subventionné les mouvements gauchistes, communistes (CGT) et autres.

J.O'B LILLE



MA JEUNESSE...

Je suis abonné depuis un certain temps au Libre Journal que j'apprécie beaucoup. La page que je lis en premier est celle qui concerne la guerre de 1914 car je revis ma jeunesse. J'ai toujours apprécié le maréchal Pétain car je me souviens bien que les Allemands qui, en 1870, avaient pris l'Alsace-Lorraine, disaient "Cet-fois nous annexerons le Pas-de-Calais". Votre journal me plaît beaucoup et, à l'occasion des fêtes de Noël, je vais le faire découvrir à mes petits-enfants. Peut-être s'abonneront-ils ?

MON PERE...

Je lis avec beaucoup d'émotion votre page sur la guerre de 1914-1918. Merci de nous faire connaître de tels écrits. Quelle belle âme possédait ce Poilu ! Mon père, né en 1898, avait conservé des insignes que l'on vendait pendant la guerre

à la gloire de nos armées. Je me fais un plaisir de vous les envoyer, sachant que vous, ou notre ami Alain Sanders, apprécierez ces souvenirs.

G. B Paris

CONSEILS

De tradition catholique, je n'ai pas vu un seul livre de ce genre proposé dans votre page "C'est à lire". Pourquoi n'avoir pas parlé du "Manuscrit du Saint Sépulcre", de "Thérèse et Lisieux", des "Evangiles" d'André Frossard, de "Prier avec Mère Thérèse", de "L'Homme et la religion" de J.F. Catalan chez DDB, de "Jésus, l'histoire vraie" de Jean Potin (Centurion), de "Jean-Paul II" par Alain Vircondelet ? Pourquoi négliger les cassettes vidéo comme "Le dialogue des carmélites" ou les disques comme "Le chœur d'enfants de la maîtrise de la cathédrale de Dijon chante Noël" ? Joyeuses fêtes !

P.E. Paris

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta
75010 Paris

Tél. : (1) 42.80.09.33.

Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Antony, Beketch
- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch

ISSN : 1244-2380

Ce numéro contient un encart de
2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard de
Magenta 75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

Ça tombe bien !

Ministre chiraquien en détention préventive, ministre balladurien en disgrâce judiciaire, député mitterrandien en fuite, sénateurs communistes en prison, on se demandait jusqu'où irait l'insolente impunité du Front national

Quoi ? Pas un seul inculpé parmi ces pelés ?

Quoi ? Pas un juge d'instruction mandaté contre ces galeux ?

Cela devenait dangereux. Imaginez qu'ayant à choisir entre mafias et parias, les Français se décident pour les seconds !

Ce n'était évidemment pas tolérable.

Et comme dirait Pasqua, cela n'a pas été toléré.

Deux jours durant, donc, à la «Une» de toute la presse écrite et dans toutes les éditions des journaux radiodiffusés et télévisés, on a donné en quadriphonie le « Grand Air de la Calomnie »

« Redressement fiscal pour Jean-Marie Le Pen ».

Au moment où la cote de l'intéressé est en hausse dans tous les sondages, ça ne pouvait pas mieux tomber.

En plus, l'administration fiscale refusant toute information et l'accusé, aux antipodes, ne pouvant pas répliquer, on ne s'est pas brossé pour écrabouiller la fameuse «présomption d'innocence» dont les autorités morales nous canulaient voilà un mois.

Y avait urgence

Bien sûr, les sommes en cause n'atteignent pas le millième des emprunts non-remboursés et amendes fiscales de Tapie ; même pas

le prix payé par Roussin pour sa propriété avec piscine à Saint-Tropez ; pas non plus le loyer annuel vrai du somptueux appartement du Faubourg Saint-Germain que les fournisseurs de la Ville de Grenoble prêtaient gracieusement à Carrignon ; à peine de quoi refaire la garde robe de Michel Noir.

Mais l'essentiel, c'est de jeter le trouble dans les esprits. Et pour cela, il suffit de saucissonner la désinformation.

On n'a donc pas dit que ce redressement porte, non pas sur une dissimulation mais sur une différence d'évaluation entre contribuable et administration comme il s'en produit soixante dix mille par an en France...

On a tu que ce redressement est contentieux et pas frauduleux la preuve étant qu'amendes et indemnités de retard représentent à peine la moitié de la somme en cause. On a caché, enfin, que les faits incriminés remontent à 1978 et que deux amnisties fiscales sont intervenues depuis.

Quinze ans pour sortir un faux scandale de plus contre Le Pen, c'est minable.

D'habitude, avec les pourriticiens de la bande des quatre, l'assiette au beurre est moins rancie.

S de B



JEU

 Au « hit-parade » des « bookmakers », les paris sur la date de l'élection présidentielle. L'éventualité d'une démission anticipée du président pour raison de santé est donnée à cinq contre un. Et ce, alors que les Français sont huit sur dix à penser que Mitterrand tiendra jusqu'en mai.

PERLE

 Stasi, interrogé sur l'attitude de Mitterrand qui, dans le scandale Halphen, a bloqué la manœuvre dilatoire visant à écarter le magistrat instructeur de l'enquête sur les pots-de-vin des HLM de Paris qui menace gravement les caïds RPR de la capitale : « le président de la République n'a pas d'arrière-pensées politiques ». Faut oser!

BARRE IRA

 Barre est absolument convaincu que la défection de Delors et l'implacable guerre Balladur-Chirac lui ouvrent un boulevard menant tout droit à l'Élysée. En privé, il ne cache pas que sa décision de se présenter est irrévocable.

SOUTIEN

 Ce que Barre cache, en revanche, c'est qu'il bénéficie du soutien de Mitterrand qui voit dans cette candidature une torpille dirigée aussi bien contre Balladur que contre Chirac. Et quand on parle de soutien, ce n'est pas seulement sur le plan moral... Entre autres faveurs, Barre sera en janvier l'invité d'Anne Sinclair qui n'a jamais rien eu à refuser à Mitterrand.

MARIONNETTE

 Si son inéligibilité est confirmée, Tapie enverra son propre frère Jean-Claude se

Autres

L'acquittement de "Rachid" répond à une stratégie du repli élastique

« **L**a famille de la victime a dû quitter le palais de justice sous la protection de la Police ». Ce commentaire d'un journaliste de télévision à propos de l'issue du procès de Stains où la justice jugeait un voyou arabe accusé d'avoir, par ses menaces et ses coups, provoqué la mort d'une boulangère qui défendait son fils handicapé, est passé totalement inaperçu.

Et pourtant, il montre ce que fut réellement l'ambiance de ces audiences qui se sont achevées, comme on sait, par l'acquittement de Rachid.

La fille de la boulangère l'a raconté à la sortie de la dernière journée : Rachid, l'accusé, que l'on avait vu pleurer à grands bruits pendant son interrogatoire et manifester le plus grand repentir devant la partie civile, est redevenu, dès l'annonce de son acquittement, la petite frappe arrogante et ricanante qui avait mortellement terrifié la boulangère, accumulant les bras d'honneur et les menaces à peine voilées en direction de la famille pétri-fiée par le verdict.

C'est que, toutes les parties en sont conscientes, cet acquittement est une véritable victoire dans la guerre civile que la pègre immigrée ne se cache pas de mener contre les « fromages », ainsi que l'on appelle les Français de souche et de race blanche dans les ghettos de l'immigration (les Français

antillais sont, eux, appelés des « oncles Tom » et les policiers des « babyloves »).

Une victoire de plus. Car, ce n'est pas la première fois que des allogènes, auteurs de violences, d'agressions, voire de meurtres contre des Français de souche bénéficient de la clémence des tribunaux.

L'explication en est d'ailleurs donnée tout uniment par les juges. Il s'agit « de ne pas prendre le risque de susciter des troubles par des décisions qui ne seraient pas comprises ».

Un magistrat de très haut grade explique en privé, sous couvert de l'anonymat : « Si le dénommé Rachid avait été jugé en correctionnelle par des magistrats professionnels, il aurait certainement été condamné. Peut-être avec sursis, mais condamné. En le faisant comparaître devant les assises, on a littéralement truqué le dossier. D'une part, en dramatisant en apparence l'affaire, ce qui a, dans un premier temps, apaisé la partie civile, d'autre part, en feignant de livrer la décision à un jury populaire, ce qui semble décharger l'autorité publique de tout soupçon de clémence calculée, alors que, chacun le sait, nul n'est plus malléable qu'un tel jury, ignorant le code, impressionné par l'apparat judiciaire et qui, isolé dans la salle des délibérations, se trouve face à un président et à ses deux assesseurs tenant leurs ordres de la

chancellerie... Dès le début, il était clair que le tribunal, dans l'intérêt supérieur de l'ordre public, acquitterait Rachid plutôt que de prendre le risque de déclencher les émeutes dont certains « amis » du prévenu avaient clairement menacé les autorités. »

Cette politique du « repli élastique » qui, trop souvent, épargne aux assassins, aux délinquants et aux voyous étrangers les sanctions qui devraient les frapper n'est pas nouvelle. Les exemples en sont surabondants.

En avril 1989, arrestation de la bande des « Requins Vicieux ». Ces « zoulous » reconnaissent sept viols collectifs racistes sur jeunes filles mineures. Ils seront acquittés.

En mai 1989, un agent de sécurité de la RATP est grièvement blessé à coups de cutter en défendant une jeune femme agressée. C'est lui qui se retrouve en prison. Aveuglé par le coup de lame, il avait, pour se dégager, utilisé son arme de service. La légitime défense n'est pas reconnue en raison de la « disproportion de la riposte (arme à feu) à l'attaque (arme blanche) ».

Le 26 septembre 1989, un jeune Français de Bobigny est tabassé et laissé pour mort. Sa famille porte plainte. On lui intime de se rétracter afin de ne pas provoquer de troubles dans la rue. Elle refuse. En quarante-huit heures, elle est chassée de son domicile. Aucu-



Nouvelles

ne sanction ne sera prise contre les agresseurs.

En octobre 1989, à Versailles, un Africain viole une jeune fille de 22 ans. La condamnation exclut toute peine de prison. Elle se limite à une amende de trente mille francs et à deux ans d'interdiction de séjour. Le condamné étant insolvable et insaisissable, aucune de ces deux peines ne sera réellement appliquée.

Le 31 octobre 1989, à Avignon : Françoise Combier est assassinée à coups de couteau par un Algérien. Il sera condamné à la peine minimale, 5 ans. Cette clémence sera justifiée officiellement par l'appartenance politique du mari de Françoise Combier, militant au Front national

Le 20 janvier 1990, à Coulommiers, trois Français sont grièvement blessés dans une agression. L'un d'eux est à demi-égorgé. A l'hôpital, leurs agresseurs viennent les traquer pour les achever. La police intervient mais refuse d'arrêter leurs tortionnaires « faute de preuves ».

En février 1990, à Aix-en-Provence : une famille espagnole est chassée de chez elle par des maghrébins. Aucune poursuite.

En mai 1990, trois tentatives d'attentat par arme à feu sont perpétrées contre le conseiller municipal F.N. de Vallauris, Robert Crépin. Les coupables, identifiés, sont laissés en liberté.

Le 14 août 1990, à Clamart : racket et tentative de viol sur une jeune fille de 19 ans. La police refuse d'arrêter les coupables.

Le 4 septembre 1990, à Châlons-sur-Marne : Wilfried, 9 ans, est violé par Mohamed. Ce dernier est libéré

par le magistrat instructeur. Le père de l'enfant se suicide. La famille, harcelée par le violeur et ses amis, est contrainte de déménager, la police refusant d'assurer sa sécurité.

Le 26 mars 1991, à Sartrouville : lors des émeutes, le maire, Laurent Wetzel, est attaqué par des beurs. Le Préfet refuse catégoriquement de donner l'ordre à la police d'intervenir. Aucune interpellation.

Le 30 mars 1991, à Angers : François Lebreton est agressé par une bande ethnique. Il mourra à la fin de la poursuite. Ses agresseurs n'ont pas été inquiétés.

Le 4 mai 1991, affaire de la boulangère de Stains. Acquittement de l'agresseur.

En juin 1991, une gamine de 16 ans est violée durant des heures par sept « jeunes ». Sa mère qui a osé porter plainte recevra des menaces de mort dont la police refusera de prendre note.

Le 17 juillet 1991, à Dreux : Christine Digne, attaquée par plusieurs beurs, ose se défendre. C'est elle qui sera condamnée.

Le 16 août 1991, une Parisienne est attaquée chez elle par deux arabes qui tentent de l'étrangler et de la violer. La police qui, appelée par une voisine, a mis plus de vingt minutes à intervenir, refuse d'abord d'enregistrer la plainte, puis prétend interpellé le mari qui manifeste trop bruyamment son indignation. Enfin, la victime ayant identifié ses agresseurs sur un « trombinoscope », les policiers, tous adhérents d'un syndicat socialiste, refusent catégoriquement d'organiser une confrontation.

Le 17 novembre 1991, à Orgemont : un gang de "zoulous" saccage tout un quartier. Des Français tentent de résister. Ils seront arrêtés.

Le 23 décembre 1991, à Redon : un couple de Français est attaqué à la tronçonneuse par des Turcs qui croyaient s'en prendre à l'un de leurs congénères, réfractaire à un racket. Identifiés, les agresseurs ne seront pas arrêtés.

Le 7 juin 1992, le centre commercial d'Argenteuil est saccagé. Cent cinquante casseurs sont interpellés. Un seul sera inculpé.

Le 14 juin 1992 à Dreux, une famille française est chassée de chez elle à coups de cocktail molotov. Aucune arrestation.

En janvier 1993, à Hautmont : une famille qui a porté plainte parce que leur fille de 17 ans avait été enlevée, violée et torturée du 29 décembre au 2 janvier par 7 maghrébins est harcelée sans réaction officielle.

En octobre 1993, à Romainville: une Française est brûlée vive par une Maghrébine. Cette dernière, arrêtée, sera remise en liberté.

En Juin 1994, à Evry : la sinistre bande des Pyramides, qui n'avait pas été inquiétée en 1992 lorsqu'elle avait enlevé, violé et torturé durant une semaine une gamine de 15 ans, s'illustre encore en agressant à la barre de fer un policier. Toute la bande est remise en liberté.

Tous ces faits, la liste n'étant pas, hélas, exhaustive, se sont déroulés en France. Chez nous. Enfin, chez nous, pour combien de temps ? □

présenter « en son nom » à la mairie de Marseille.

Et pourquoi pas à la présidentielle ?

POULAIN



Ouvrètement, Mitterrand affirme à qui veut l'entendre qu'il existe « un socialiste qui a une stature de présidentiable pour peu qu'il veuille bien se tenir au dessus des partis ». Mais curieusement, il refuse de préciser le nom de ce merle blanc.

Charasse, le roquet de Tonton, connaît la réponse : c'est devant Pierre Joxe qu'il fait le beau.

Joxe, président des Français. C'est Staline qui serait content à titre posthume.

CONCOURS



Le plus heureux de cette éventualité, c'est Robert Hue, ectoplasme communiste : « Si ça se joue au sourire, répète-t-il, on verra la différence entre Joxe et moi. »

C'est un concours de beauté entre la créature de Frankenstein et le nain Timide ?

CHACUN SON TRUC



Idee géniale de l'Etat major électoral de Chirac : revendiquer pour lui l'exclusivité de l'héritage gaulliste et souligner combien Balladur s'inscrit dans la tradition pompidolienne. Voilà qui va être déterminant pour les électeurs de moins de trente ans...

FRERES



Chirac ne joue pas seulement la gauche. Il compte aussi sur les Loges. Son « communicateur » pour la campagne sera François Baroin, fils de Michel Baroin, grand caïd du Grand Orient de France, décédé voilà quelques années dans un étrange accident



DERRIERE LE PEN ?

 Un des motifs du spectaculaire glissement à gauche du discours chiraquien réside dans les sondages privés qui, de plus en plus, font craindre au maire de Paris, dont la cote baisse chaque jour, de se retrouver derrière Le Pen dont, au contraire, l'image est en très nette hausse.

REQUINQUÉ

 Les spécialistes analysent ce nouvel « effet Le Pen » comme une conséquence inattendue de l'opération « silence » qui, en écartant le leader de la droite nationale des écrans, des micros et des colonnes des journaux pendant près de trois ans, lui a restitué une sorte de « virginité » dans l'opinion en effaçant le souvenir des campagnes de harcèlement menées dans les années précédentes.

EN DOUCEUR

 En outre, la campagne « soft » inaugurée avec l'affiche montrant Jean-Marie Le Pen et son épouse, et le style très souriant et détendu que le président du Front national a donné à ses dernières interventions, notamment dans « l'heure de vérité » et dans l'émission de Christine Ockrent où il a ridiculisé en douceur Philippe Alexandre, rendu muet et Serge July, pétrifié, a semble-t-il des effets très positifs.

EFFET D'APPEL

 Quoi qu'il en soit, tous les sondages privés et les enquêtes RG promettent à Le Pen un résultat supérieur à celui de sa dernière candidature à l'élection présidentielle. Quant aux sondages officiels, ils donnent aussi des résultats tellement inattendus que la plupart des instituts sont contraints de les modifier avant publication pour,

Nouvelles

Et si le GIGN avait aussi libéré nos esprits

La retenue ostensible avec laquelle Edouard Balladur, Charles Pasqua et les divers membres du gouvernement ont commenté l'épilogue littéralement miraculeux de la prise d'otages de l'Airbus d'Air France le révèle : ces spécialistes de la psychologie des foules, ces virtuoses de la manipulation médiatique ont compris que cette affaire allait avoir dans l'inconscient collectif un retentissement qui n'est pas près de s'apaiser et dont la classe politique consensuelle, si elle n'en mesure pas encore exactement la nature et la force, pressent le caractère révolutionnaire.

C'est sans doute ainsi qu'il faut interpréter l'étonnante réaction de Nicolas Sarkozy, porte parole du gouvernement qui, interrogé sur ce "succès", a répondu : "Ce n'est jamais un succès quand il y a mort d'homme."

Propos stupéfiant puisqu'aucun sauveteur, aucun otage n'ont perdu la vie et que les hommes qui sont morts étaient des terroristes assassins qui n'ont reçu que le juste prix de leurs crimes.

En outre, la mort leur a été donnée, non pas de sang froid, dans un processus d'élimination volontaire ou de vengeance mais au cours d'un épisode guerrier.

Or, et il est consternant que le multiministre de M. Balladur l'ignore, dans la guerre, la mort de l'ennemi

est à la fois le but premier et le principal sujet de satisfaction du combattant.

Cette tiédeur, pour ne pas dire cette réticence, révèle en tout cas que la classe politique, au moins dans ses représentants les plus pervers, est comme saisie d'une sorte de vertige devant cette victoire qu'il va falloir à présent "gérer".

Que se passe-t-il en effet ?

D'abord, l'action des hommes du GIGN a indiscutablement réveillé un sentiment de fierté nationale que des années de discours lénifiants et autoflagellateurs avaient endormi.

*Le soldat blanc,
discipliné,
formé, armé,
déterminé
est en toutes
circonstances
supérieur
à la meute
chaotique
et hurlante
des barbares*

Les hommes du commandant Favier rejoignent, dans l'inconscient national (au moins dans ce qui en reste) les grandes figures de l'épopée héroïque coloniale et guerrière. Leur geste, par son efficacité, par sa rapidité, par sa précision "chirurgicale" et même, disons le mot, par son élégance, s'inscrit dans la mémoire collective au côté des exploits des héros militaires de notre enfance, de ces conquérants qui, à la tête d'une poignée d'hom-

mes décidés, réduisaient tribus de pirates, et bandes de pillards.

Nos gendarmes d'élite rappellent, ce qui n'était évidemment pas prévu, que le soldat blanc, discipliné, formé, armé, déterminé est en toutes circonstances supérieur à la meute chaotique et hurlante des barbares. Leur exemple est donc fondamentalement en rupture avec le discours "politiquement correct" et "révolutionnaire" qui prévaut depuis des années et qui tend à exalter la "juste lutte" de toute une pouillerie tiers-mondiste et à rabaisser les valeurs traditionnelles de l'Occident.

Les hommes en noir du commandant Favier ont montré aux Français qu'ils savent encore être, malgré tout, malgré des décennies d'humiliation, un peuple guerrier.

Et cela ne s'oubliera pas de si tôt.

Le deuxième aspect de cette affaire, c'est que, pour la première fois depuis bien longtemps, l'ennemi est clairement désigné comme un méchant indiscutable et incontestable et non pas, comme c'était le cas avec les terroristes marxistes comme une sorte de bienfaiteur de l'humanité, égaré par son amour excessif de la justice sociale.

Pas une seule "autorité morale" n'osera, à l'évidence, se faire l'avocat des tueurs islamistes comme certaines se firent naguère les défenseurs des terro-



du Marigot

ristes gauchistes de la bande à Baader ou d'Action Directe.

Le consensus national est là-dessus sans faille, et quiconque tenterait de le rompre se trouverait sans doute immédiatement au ban des médias.

La troisième conséquence touche au rapport des Français à l'immigration maghrébine.

Effet pervers de l'agitation politicienne entretenue depuis des mois par Charles Pasqua et ses équipes à des fins de calcul électoral : nos concitoyens, s'ils ont compris depuis longtemps qu'il était interdit de manifester ouvertement un racisme anti-arabe latent, ont découvert qu'il était permis, pourvu de respecter certains codes de communication, de détester les musulmans (sous réserve de les appeler, pour la cir-

constance, "les islamistes").

Cette fois, pourtant, l'ennemi est, si l'on ose écrire, presque "trop beau". Il est islamiste fanatique, certes, mais pas de ces islamistes exotiques du Soudan ou d'Iran avec lesquels la France n'a rien de commun. Non: il est algérien.

Cet aspect de la prise d'otages pourrait être le signal d'une véritable catharsis nationale dans laquelle, s'exhaleront les rancœurs, les exécutions, les haines véritables qu'ont suscitées un demi-siècle d'humiliation dans les relations avec l'ancienne province nord-africaine.

Sans le savoir, les hommes du GIGN ont peut-être éliminé, en même temps que les quatre Algériens du commando, les effets littéralement hypnotiques sur le comportement national d'un demi-

siècle de mensonges et de dix ans de bourrage de crâne prétendument "antiraciste" (on a pu lire en pages 4 et 5, un article significatif sur les conséquences judiciaires incroyables de cette situation de prosternation forcée devant l'immigration).

Pour l'heure, qu'on le veuille ou non, qu'on s'en félicite ou qu'on s'en désolle, "l'Arabe", "l'Algérien" est, pour des millions de Français, redevenu en quelques minutes et pour longtemps sans doute, l'ennemi.

Les propos d'Edouard Balladur qui n'a caché ni sa froide colère ni son mépris pour les politiciens corrompus et incapables d'Alger, et qui n'a pas dissimulé qu'il ne les considérait ni comme des pairs ni même comme des interlocuteurs valables, n'ont d'ailleurs rien fait pour tempérer ce sentiment.

Il est clair que, terroriste islamiste ou gouvernant incapable, l'Algérien a, dans cette affaire, été l'ennemi à vaincre. Soit par une diplomatie sans concession allant, chose rarissime depuis un demi-siècle, jusqu'à la menace précise, soit par l'élimination physique pure et simple. La leçon ne sera pas vite oubliée.

Et le fait que cet "ennemi" désormais "officialisé" occupe le territoire national électoral toujours porteuse de surenchères, des conséquences qu'il est encore impossible de mesurer. Le quatrième effet de cette affaire, c'est l'effondrement de l'édifice de

confient les sondeurs « ne pas créer d'effet d'appel ».

MUTILATIONS LÉGALES

 Simone Veil ne cache pas son hostilité à un renforcement des textes réprimant les mutilations sexuelles (excision, infibulation, circoncision). Deux motifs à cela. Le premier est d'ordre confessionnel (la loi ne peut pas établir de distinguo entre les différentes mutilations). Le second est d'ordre politique : Simone Veil craint de susciter de trop vives réactions au sein de l'immigration africaine. Il restera donc plus dangereux de prier dans un avortoir que de mutiler une fillette.

BON CHOIX...

 L'immeuble de la rue du Dragon « squatté » par les SDF de l'abbé Pierre faisait partie de l'important patrimoine immobilier de l'Evêché de Paris, vendu ces dernières années à la Cogedim pour cause de crise financière.

EN GUERRE

 Conflit ouvert entre « Libération » et le « Monde ». Le premier accuse le second de débaucher ses journalistes et le second publie un article ravageur sur l'échec de la nouvelle formule du premier. Explication : à terme, un des deux titres disparaîtra. Condamné par les maîtres de la finance qui ne voient pas l'utilité de payer doubles gages.

COINCIDENCE

 Le mari de Ghislaine Ottenheimer, journaliste du *Nouvel Economiste*, qui vient de publier « La machine Balladur, les deux Nicolas », portrait au vitriol des hommes de Matignon a été prié de se préparer à subir une « Vérifica-

CALENDRIER ET CARTES DE VŒUX

РУССКИЕ НАРОДНЫЕ СКАЗКИ
В РИСУНКАХ И.А.БИЛИБИНА

**CALENDRIER
et cartes de vœux**

L'ASSOCIATION FRANCE-RUSSIE (ex-Association pour la Russie Libre) édite comme chaque année un calendrier. Pour l'année 1995 elle propose en tirage limité un calendrier de 13 reproductions en couleurs de l'illustrateur russe Ivan BILIBINE (1876-1942).

Il s'agit d'illustrations des contes de la "vieille Russie" ; ces dessins sont particulièrement remarquables par leur trait vif, leurs couleurs chatoyantes et leur atmosphère typiquement russe. Le style de BILIBINE pourrait être comparé à ceux de ses contemporains français : HANSI et JOB. L'Association France-Russie a comme objectif de favoriser les échanges entre ces deux pays et de défendre la place

de la culture traditionnelle française en Russie, notamment auprès de la jeunesse soumise depuis peu au déferlement des sous-produits de l'industrie "culturelle" occidentale (Batman, tortues Ninjas, Dailus, pornographie, etc.). Elle souhaite soutenir activement le Centre Médiatique Chrétien de la Faculté de Journalisme de Moscou, elle crée un périodique franco-russe destiné à la jeunesse russe, elle appuie des opérations humanitaires destinées à l'enfance, etc.

Prix du calendrier (envoi compris) : 135 F ; 100 F pour les adhérents de l'association (adhésion simple : 100 F, membre bienfaiteur : 500 F). Prix des cartes de vœux : 40 francs par lots de 4 (illustrations de Bilibine) : Commandes, adhésions, dons et informations complémentaires : Association France-Russie/ARL
BP 1195-16 75764 PARIS CEDEX 16. Tél : 16 (1) 45 81 28 34



suite page 8



tion Approfondie de Situation Fiscale »... L'ouvrage de sa femme indispose Balladur, Sarkozy et Bazire.

CALCUL

 Fabius est convaincu que la lenteur avec laquelle l'instruction du dossier du sang contaminé avance procède d'un calcul politique visant à le maintenir en état de suspicion jusqu'aux municipales.

QUI PAIE ? POURQUOI ?

 Directeur de « Présent », Jean Madiran a lancé, à l'occasion d'une réunion de l'Institut de Formation National à Toulon, une mise en garde solennelle contre les journaux vendus au dessous de leur prix de revient. Jean Madiran a lancé : « je défie qui que ce soit de le contester, facture et comptabilité certifiées en main, ; un journal de plus de huit pages vendu moins de sept francs est en déficit permanent. » Et d'ajouter : « La question que doivent lui poser ses lecteurs, c'est d'indiquer qui éponge son déficit et pourquoi... » Dans le cas de « Libé » et du « Monde » on connaît depuis longtemps la réponse...

AVEU

 « Comédiens » dans un spectacle beur mis en scène à Vaulx-en-Velin haut lieu des émeutes ethniques, Nabbil, Hekki et Kamel assurent vouloir montrer « qu'ils peuvent brûler les planches et pas seulement les supermarchés ». Alors, Pasqua, on leur applique la loi anti-casseurs ou la loi Gayssot ?

ÇA NE S'INVENTE PAS

 Le syndicat étudiant inféodé au PS, UNEF-ID vient d'élire son nouveau président. C'est un homme de Julien Draï. Nom: Amirshaki. Prénom: Pourri.

Nouvelles du Marigot

suite de la page 7

propagande mis en place depuis quelques mois par les services de Pasqua en vue d'accréditer la fable idiote et mensongère qu'il existerait deux islam. L'un fanatique et terroriste, l'autre pacifique et tolérant. Il suffit de lire le Coran, ouvrage d'une grande brièveté et d'une non moins grande clarté pour comprendre que les ennemis désignés du musulman sont le juif et le chrétien, et que l'ambition du vrai croyant doit être au mieux de les exterminer, au pire de les réduire en "dhimmitude". Il n'était d'ailleurs que d'entendre, pendant le week-end de la prise d'otages les commentaires que ne se privaient pas de faire, officieusement, bon nombre des participants aux journées de l'Islam en France, qui se tenaient au Bourget, pour se convaincre qu'une fois éloignés les caméras

et les micros générateurs de langue de bois, les sympathies, voire les faveurs et au moins les témoignages de neutralité bienveillante allaient aux "Moudjahidins", aux "combattants de la foi" enfermés dans l'avion d'Air France et prêts à donner leur vie pour la gloire d'Allah.

Là encore, sous le discours officiel des représentants auto-proclamés de la "communauté musulmane" retransmis par les petits écrans, les Français ont bien senti percer un antagonisme irréductible.

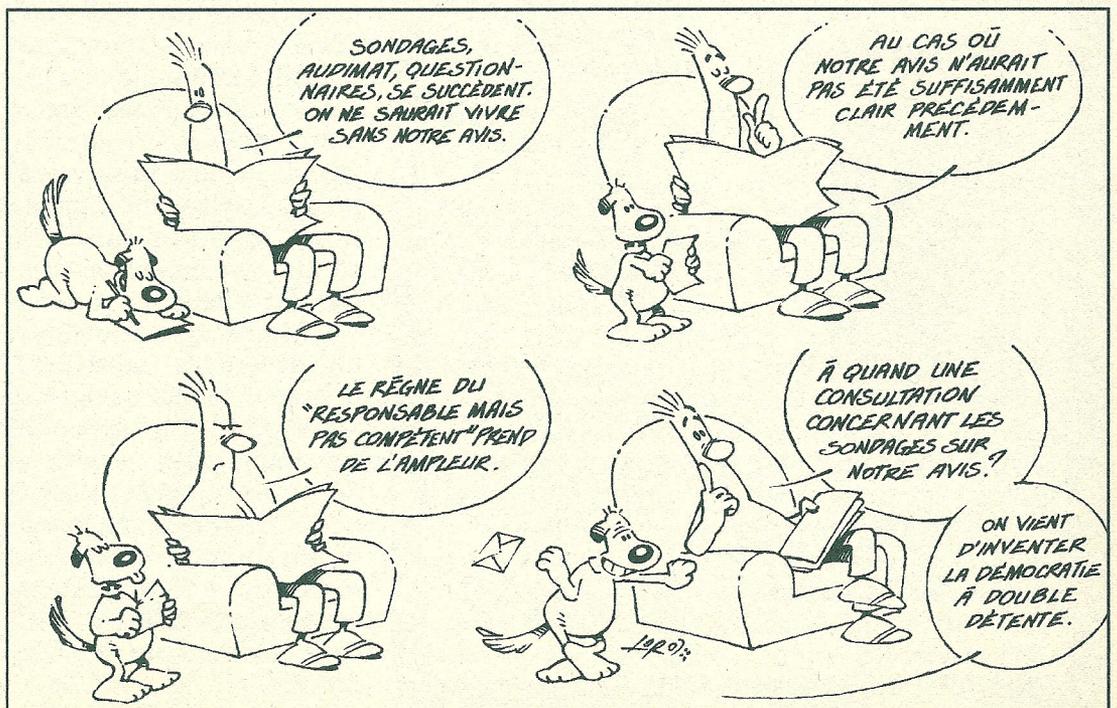
Tolérant ou pas, pacifiste ou pas, "concordataire" ou pas, l'islam reste l'islam, c'est-à-dire pas seulement une religion mais une force en marche, un principe unificateur et l'on peut même dire à terme, "totalitaire" puisqu'il prétend régenter non seulement les croyances du peuple mais aussi sa vie quotidienne,

son alimentation, ses mœurs et la conduite des affaires de la Cité.

Un principe en tout cas que les Français, plus que jamais, perçoivent comme radicalement étranger et inassimilable.

En clair, il se pourrait bien que les grenades du GIGN n'aient pas seulement déchiqueté les corps d'un commando de fanatiques islamiques. Elles ont peut-être démantelé une vieille conspiration à base de naïveté, de fausse fraternité humaine, d'humanitarisme bêlant, de haine antinationale, de passions métisseuses, qui, depuis des années, engluait notre pays dans la mélasse d'un discours à la fois honteux et démobilisateur.

Ce lendemain de Noël, les hommes du GIGN ont peut-être fait à la France le plus beau cadeau qu'elle ait reçu depuis longtemps: il lui ont rendu son identité. □



De guerre lasse

par Nicolas Bonnal

Le moulin et le chevalier

On sait que la littérature chevaleresque meurt en trois temps : *l'Orlando Furioso* de l'Arioste, *l'Astrée* d'Honoré d'Urfé, un des plus méconnus chefs-d'œuvre de la littérature française, et, bien sûr, le *Don Quichotte* de Cervantès. Le crépuscule de la chevalerie annonce l'avènement des pouvoirs modernes, qui vont tenir "écumant sous leur talon de fer" tous les peuples d'Europe, les précipitant vers le matérialisme et les catastrophes finales du XXe siècle. L'épisode le plus connu de *Don Quichotte* est celui des moulins. On sait que notre brave les confond avec des géants, ces êtres primordiaux combattus par tous les héros mythologiques et qui incarnent l'inachevé et la monstruosité d'un monde chaotique.

Don Quichotte est balayé "d'un coup d'aile ivre" de moulin. Il va accuser un magicien de l'avoir trompé et d'avoir transformé les géants en moulins, malgré les remarques de Sancho qui tente de le ramener sur terre, de le raisonner pour mettre fin à sa quête illusoire.

Mais Don Quichotte n'a pas tort : il a vraiment été vaincu par un enchantement, celui de la technique. Très souvent dans les romans du Graal, les chevaliers affrontent des châteaux tournoyants et périlleux, recelant des sortilèges d'ordre technique : un sol tournant, des flèches ou des lances décochées, des échiquiers ensorcelés. Dans le *Parzifal* de Wolfram d'Eschenbach, le château du mage noir Klingsor est décrit comme une demeure maudite hantée de pièges techniciens.

Il en est ainsi des moulins bien peu alchimiques de *Don Quichotte*. Nous sommes au siècle de l'avènement du capitalisme, de la science et des techniques qui vont échapper au contrôle de l'Eglise et de la Tradition hermétique. Le moulin représente l'énergie, la puissance technique, contre laquelle le plus brave des hommes ne peut rien. Les Indiens n'ont rien pu faire contre la technologie massacreuse des conquérants de l'ouest, les zoulous ont été broyés sous l'étau des armes à feu en Afrique, les soldats rêvant de la "guerre fraîche et joyeuse" de Guillaume II se sont retrouvés gazés dans les tranchées et fauchés par des mitrailleuses ou des canons. Plus près de nous, les Irakiens n'ont pas pu combattre face à la technologie yankee, qui a

transformé la guerre en "video-game" planétaire, avertissant a priori tous les adversaires potentiels du sort qui leur serait fait au cas où ils ne marcheraient pas droit vers le meilleur des mondes possible.

Le texte où Don Quichotte affronte les moulins est le plus important des temps dits modernes, car il énonce la disparition de la *Virtus*, de la bravoure et de l'honneur, et le triomphe de la machine aveugle et télécommandée (par un magicien encore plus aveugle qu'elle), qui anéantira l'humanité.

Face à cette situation, il ne reste plus à Don Quichotte qu'à devenir un personnage de fiction. C'est d'ailleurs ce qu'il fait quelques chapitres plus loin en découvrant dans une bibliothèque un livre écrit sur lui par un doux rêveur d'écrivain. □

ETRENNES : OFFREZ UN ABONNEMENT COURTOIS D'UN AN

Je suis abonné au "*Libre Journal*",

et je verse 399 F pour offrir UN abonnement courtois d'un an à :

M

et je verse 699 F pour offrir TROIS abonnements courtois d'un an à :

M.....

M.....

M.....

et je verse 999 F pour offrir CINQ abonnements courtois d'un an à :

M.....

M.....

M.....

M.....

M.....

Je désire que mon nom soit communiqué au bénéficiaire oui non
Chèques à l'ordre de SDB, 139 boulevard de Magenta, 75010 PARIS.



Sous mon béret

Lourde charge

Au beau milieu des fêtes, le bon docteur Maigre fut convié de toute urgence au chevet du capitaine Thon qui hurlait avec les pleurs saccadés d'un nouveau-né. Le diagnostic fut rapide : crise de goutte.

Un calmant fut administré et un régime draconien imposé. Adieu champagne et bécasses, vins d'Alsace et boudin blanc. Des camions de radis, de salades, de pommes de terre à l'eau, de poissons grillés défilaient devant les yeux liquéfiés de l'illustre Riton, pour qui sa bonne mère avait trouvé une pantoufle et récupéré au grenier la canne du grand-oncle.

« Bibiche, je ne m'imagine pas dans les rues d'Oloron, marchant sur les talons au rythme de Balladur. Moi, l'ancien des bataillons d'Afrique, je ne serai jamais la risée des fils de la démocratie humanitaire et de la chienlit moderniste. Appelle-moi Jean Alfred [il prononça Alfré] à Pau. » Sentant l'importance d'une discussion de type négociations internationales, Bibiche s'éclipsa tout en se demandant l'intérêt qu'un antiquaire pouvait présenter pour un acariâtre au cerveau ramolli. La réponse fut donnée en début de soirée par la livraison d'une chaise à porteurs en authentique style Louis XIII. Sur la portière, les armes de la Maison de France avaient autre allure que le sigle de la firme Citroën. A l'intérieur, un coussin de velours rouge attendait le postérieur de l'auguste successeur des rois. L'absence de volant réussissait une conduite à la voix, ce qui n'était pas pour déplaire au capitaine.

Mandés de toute urgence, Fredo et le Sergent ne purent refuser l'importante mission, somme toute honorifique, de porteurs. En quelques jours, l'équipage devint célèbre dans la cité. Les fenêtres s'ouvraient sur des joues roses de gamins ravis. Les automobilistes s'arrêtaient dans un concert d'avertisseurs. La Ligue des droits de l'homme s'insurgeait. Les écologistes s'interrogeaient. Devant chaque bistrot, Fredo et le Sergent posaient la lourde charge pour se désaltérer de pichets de jurançon gracieusement offerts par des tenanciers enchantés d'une aussi originale publicité gratuite. En une semaine, la moitié de la récolte d'un vignoble fut écumée. A l'heure où nous écrivons ces lignes, les trois héros sont assis devant le feu, une pantoufle trouée à chaque pied et une canne à la main. L'eau d'Ogen, pétillante, brille sur la table dans un plastique verdâtre. **Joseph Grec**

Stratégies

par Henri de Fersan

Tchéchénie : une guerre pour la survie

La guerre entre la Russie et la Tchétchénie sécessionniste est le type même de guerre sans manichéisme : il n'y a ni "bons", ni "méchants", seulement deux logiques de guerre respectives et parfaitement compréhensibles pour peu que l'on se donne la peine d'étudier l'histoire et la géographie. Etudions cette décennie le point de vue tchéchène :

La Tchétchénie est la partie de la République de Tchétchénie-Ingouchie qui a fait sécession en octobre 1992, regroupant les deux-tiers de la République - dont sa capitale Grozny - et fait partie de ce cordon de républiques ciscaucasiennes bordant la frontière géorgienne et avides d'indépendance, nées de l'éclatement de 1921 à 1924 de la République socialiste autonome montagnarde. D'une superficie de 13 000 km², elle compte près d'un million d'habitants dont 400 000 dans la capitale, avec une forte minorité russe (20 % de la population). Elle est bordée au sud par la Géorgie, à l'est par la Russie et à l'ouest par l'Ingouchie (unioniste) et l'Ossétie du Nord (sécessionniste).

La Tchétchénie a toujours combattu contre la

tutelle moscovite : orthodoxes au VI^e siècle, convertis à l'Islam, les Tchétchènes lutteront durant des siècles contre les Cosaques de Terek jusqu'à la capitulation de 1859 alors que les Ingouches s'accommodaient fort bien de la présence russe.

Durant la guerre civile, la Tchétchénie fut le théâtre de violents combats entre Rouges (République du Terek), Blancs (Cosaques de Stanitas) ou Verts (émirat du Nord-Daghestan).

Accusés - à tort - de "collaboration" par Staline, les Tchétchènes furent déportés en masse en Sibérie : sur 800 000 déportés, 240 000 mourront dans les trains de la mort bolcheviques. Ils seront réhabilités et leur république sera reconstituée en 1957.

De toutes ces épreuves est née une haine profonde pour la Russie. Elle se manifesta à la chute du communisme, les Tchétchènes profitant de l'implosion du centre, toujours favorable à l'indépendance de la périphérie. Depuis 1991, la Tchétchénie est en rébellion ouverte contre Moscou. Le 3 avril 1992, elle crée une armée de 2 000 hommes à partir d'une unité soviétique stationnée à Grozny. Aussitôt, Moscou lui impose

le blocus tandis qu'à son tour elle connaît la sécession de l'Ingouchie.

Eltisine méprisa ouvertement la Tchétchénie, il déclara en 1992 que 200 bérets noirs suffiraient à écraser le pays. Il tint bon.

Après la Moldavie, le Tadjikistan et la Géorgie et probablement avant l'Arménie la Russie recoud patiemment les morceaux de son empire perdu.

La situation est désespérée pour la Tchétchénie qui aligne 12 000 hommes dont 3 000 convenablement armés. Même s'ils ont été issus des troupes de catégorie B et C de l'armée soviétique (combativité : 5 et 4), nul doute qu'ils retrouveront un surcroît d'énergie pour défendre leur mère patrie de l'ennemi héréditaire.

Beaucoup prévoient pour la Russie un nouveau borborygme afghan dans cette région de hautes montagnes mal équipée en routes. Sur trois convois vers Grozny, deux ont été bloqués mais les Russes sont passés. La guerre de partisans est encore possible et risque d'être coûteuse.

Cependant, et nous le verrons la décennie prochaine, la Russie n'avait guère d'autre solution... □



Le bloc note de B.E.H.

Noël n'a manifestement pas apaisé les tensions qui règnent entre A.D.G. et B.E.H. depuis que le second a succédé au premier dans des conditions extrêmes que l'avenir nous dira. Nous avons reçu une lettre de notre ancien collaborateur que les impératifs de parution, bousculés par les Fêtes, nous contraignent à publier plus tard. En tous les cas, l'impétueux Bernard-Evi Henry, fort de ses relations humaines mais politiques au sein du peuple et de la bourgeoisie de gauche, poursuit aujourd'hui son œuvre délétère de prospection de cette bande d'insectes en imaginant un cas de figure jaculatoire : et si Jack Lang était élu en mai 1995 ...

Ce dimanche soir-là, la nouvelle tomba, non pas comme un coup de tonnerre, mais comme une foireuse flatulence. Au deuxième tour de l'élection présidentielle, Jack Lang, maire de Blois, ancien ministre, ex-trou du chou-fleur à Nancy, frère d'un chiffonnier un peu brusque et candidat peigné de la gauche unique, l'emportait d'un point et demi sur le citoyen Ballardur, empêtré dans une sombre affaire de trafic de chaussettes cardinalices.

Les divisions de la droite bancroche (la droite, combien de divisions ? avait demandé le pape) avaient au premier tour provoqué une multiplication de candidatures et Jean-Marie Le Pen était arrivé en tête. Se maintenant au second tour sur les conseils avisés de son nouveau conseiller, M. de Sainte-Asie qui se sentait des pointes communes avec Jack-le-Frétilant, il avait, lors d'une interview fracas-

AU GAY L'AN NEUF



— Droite
bancroche
— Souteneur
maltais
— Voile et vapeur
— Vœux
tout de même.



sante accordée dans « Minute » à Gringoire Despert-Pilate (lequel l'avait traité quelques années auparavant de « Goebbels français » dans son ouvrage : « The blacks ragondins ») affirmé qu'il ne choisirait pas entre la fesse et le choléra.

Ce fut donc Jack-Pote qui l'emporta, au vif contentement du président sortant qui escalada la roche de Solutré avec des forces retrouvées et une casquette de souteneur maltais. Le Président Lang (haleine fraîche) commença par remercier les Français, les Françaises « et toutes les copines » de l'avoir élu et poursuivit en désignant Pascal Sevran comme Premier Ministre et Roch Voisine comme Margarine-Castrat. Le drapeau tricolore devint bleu-blanc-rose « avec une petite orchidée dans le coin gauche

pour faire joli-joli ».

Tel était le cauchemar dont je me réveillai en sursaut, mon décoletté-nuisette baigné de sueur, Arielle alarmée à mes côtés, sortie en hâte de son baril. J'avais oublié Sarajevo, Catherina-Tchéchéne, la Somalie somatisée, les Tutus et les Hutsis, même Kouchner et sa compagne, Lesbos-People, ne m'étaient d'aucun secours pour éradiquer l'horrible vision d'un Roger Hanin en guépière et d'un abbé Pierre en Jean-Marc Thibaut.

Ce fut encore pire quand je réalisai que je ne rêvais pas et que ma gloire allait être éclipsée par cette vilaine Jackotte qui, au motif que la ville de Blois avait vu naître Denis Papin et accueillait nombre de jeunes filles islamistes, l'avait décrétée « cité du voile et la vapeur ».

Ma semaine de Noël en fut toute chamboulée. J'avais prévu d'aller squatter Canal-Flûte afin qu'ils diffusent le peplum situationniste « S.O.S. Macisme » et de détourner un aéronef sur Bihac mais le cœur n'y était plus. L'année 1995 m'apparaisait sous les moins claires hospices comme on dit à Bône et, pour tout dire, la politique me dégoûtait un peu. Quelque part, au niveau du passage, je jalousai A.D.G. au milieu de ses rillettes, flattant un chapon de Bresse familial, gavant des canards qui n'étaient pas de presse et écrivant d'une main négligente des billets sur les proverbes foulanis (dont le célèbre « un phacochère arrive toujours par l'œil droit de l'archer ») ou les mœurs papouses.

Et c'est pourquoi, calme orphelin, riche de mes seuls vœux tranquilles, je vous les adresse pour la nouvelle année, même si vous ne les trouvez pas malins.



Dieu ou César

par Jacques Houbart

L'exclusion de l'Esprit

Dans les Etats où l'économie n'est pas gérée par un gouvernement industriel et marchand (délire marxiste ou socialiste dont nous connaissons les effets criminels et destructeurs) mais par des agents libres sous contrôle de l'autorité spirituelle, la société connaît un développement harmonieux et ordonné. Ces sociétés respectent le partage entre Dieu et César, les prêtres n'ayant pas d'ambitions ou de prurit politicien et les responsables politiques n'opérant pas comme des chefs religieux ou des patrons de sectes instaurant des messes césariennes. Pendant des siècles, des moines-chevaliers, les Templiers, ont vu papes et rois, princes et marchands leur confier leur argent, et ils ont inventé la banque moderne. On se demande si leur pratique des «profits contrôlés» - observant l'interdiction ecclésiastique de prêt à intérêt, leur entreprise était «rentable», jouant sur les différences de change de place à place et prélevant des frais d'agios et de courtage - ne devrait pas être introduite dans une société non monétariste. Quoi qu'il en soit, au début du XIVe siècle, après la spoliation des banquiers lombards en 1291 et celle des prêteurs juifs en 1306, l'Etat de Philippe le Bel massacra les Templiers, saisissant les documents et surtout les fonds. Cette sorte de «nationalisation» doit être classée parmi les événements majeurs qui jalonnent la fracture entre Dieu et César, ou, comme on dirait aujourd'hui aux Etats-Unis, qui ont déclenché la «sécularisation», l'exclusion de l'esprit. Le second événement, c'est au début du XVIe siècle, l'éclatement du corps mystique ecclésial, du fait de Luther, de son antipapisme et de l'éclosion des sectes avec développement du fédéralisme politique. Un troisième événement, dans la France du XVIIIe siècle, avec la

domination de la bourgeoisie au pouvoir à Versailles et la contre-réforme jésuite, c'est le développement d'une métaphysique cartésienne de l'éclatement de l'Être: en dépit de l'opposition des meilleurs esprits du temps, y compris Leibniz, Descartes affirme l'existence des deux Êtres, celui de l'esprit et celui du corps, l'interaction entre les deux substances étant devenue impossible et inintelligible. On ne saurait oublier que cette doctrine aberrante, à contre-courant de la pensée ontologique des grandes civilisations, pèse encore lourdement aujourd'hui, voire sur les difficultés de la science contemporaine (cf. ma contribution aux «Cahiers du Rocher» n°4, sept. 1987, «Le dilemme du christianisme», et au Bulletin AESF n° 38, oct. 1989, CNRS, «Epistémologie et langage mathématique»).

La rupture entre Dieu et César implique dialectiquement deux conséquences: d'une part, le retrait de l'Esprit de la république, à tous les étages du corps social, de l'école au tribunal, du trône à la boutique, de l'hôpital à l'atelier; d'autre part, la politisation des héritiers d'un pouvoir spirituel amputé, les agents de l'ordre ecclésial opérant toujours davantage hors de leur sphère, ignorant toujours davantage leurs objectifs propres, les moyens et le sens même des interventions nécessaires. Dans un Etat dangereusement «sécularisé», où l'action sur le corps social n'intervient que dans l'arène électorale, dans l'agitation politique et spectaculaire, soutenue par le IVe Pouvoir des médias, la charité perd la notion évangélique - l'autre est Dieu - et sa forme spirituelle - le secret (la Compagnie du Saint-Sacrement, surtout sous la direction du Baron de Renty, au XVIIIe siècle, opère encore sous le sceau du secret, mais la dérision protestante en fera dans une société déchristianisée «la cabale des dévots»). Ce qui est grotesque et

redoutable pour les sociétés contaminées, c'est que la charité n'est plus un véritable acte d'amour, un lien entre l'homme et Dieu, via le prochain, mais une activité démagogique !

Tel prêtre se détourne de toute action sacrée, dans la profondeur des âmes, pour mener de véritables campagnes électorales, tel autre, se prenant pour un membre de l'ordre guerrier, va fusiller ou égorger son prochain, au nom précisément de la charité. «Faisant» de la politique, il est bien sûr obligé de prendre parti avec telle ou telle formation, et l'on est atterré d'avoir pu récemment constater qu'un faux prêtre de ce type ou un vrai «curé» de préau d'école a demandé de voter pour une Europe bidon qui ruine non seulement nos paysans et nos pêcheurs, mais des millions de chômeurs dans nos industries de pointe, donc tous les Français, de proche en proche. Or, c'est précisément lui qui, devant les caméras et les micros, érucite, trépigne pour défendre les pauvres qu'il a politiquement fabriqués par son action ! C'est le même qui a secoué pendant des années les estrades en scandant des slogans antimilitaristes (pourquoi des soldats, des officiers, des avions, des blindés ou des porte-avions ? donnez l'argent aux pauvres !) qui découvre, au détour de son errance politique gaucharde, qu'il conviendrait de déclencher en Bosnie une puissante frappe aérienne, l'artillerie lourde, l'action des troupes de choc ? Avec les forces armées que tu détruis, minable démagogue ?

Quand on nous parle d'exclusion, il ne faut jamais oublier que, dans nos sociétés misérables et démagogues, c'est avant tout l'Esprit qui est exclu, et, ce qui est aussi évident, l'esprit avec minuscule. Est-ce que l'abbé Pierre serait le plus important personnage du pays si nous n'étions pas devenus idiots ? Mais où sont les évêques de France ?



L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

Cet article du professeur Lugan a été publié il y a quatre ans dans un grand hebdomadaire.

Il a conservé toute son actualité, annonçant des événements qui se déroulent aujourd'hui sous nos yeux. C'est la démonstration qu'une bonne culture historique et surtout une solide formation maurasso-bainvillienne permettent souvent d'y voir plus clair que certains observateurs de ces régions.

Et cela méritait une réédition.

S. de B.

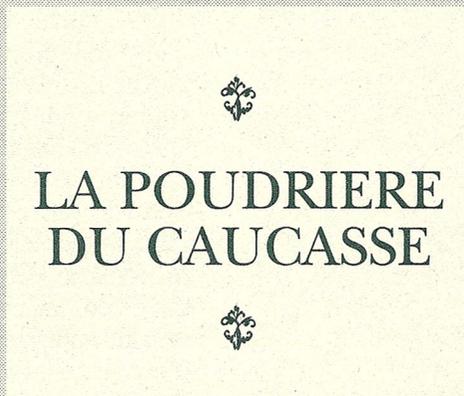
Au nord de la Turquie et au sud de la fédération de Russie, la barrière du Caucase abrite un incroyable enchevêtrement de peuples musulmans traditionnellement hostiles au pouvoir russe. La fin de l'empire soviétique y a créé une situation totalement

anarchique. A chaque instant, la poudrière caucasienne risque d'exploser. On ne défie pas impunément les lois de l'histoire. Les peuples du Nord-Caucase sont actuellement regroupés en plusieurs républiques autonomes : la RA d'Abkhazie sur la mer Noire, la RA des Tcherkesses, la RA des Kabardino-Balkars, l'Ossétie du Nord, la RA des Tchétchéno-Ingouches, ou Tchétchénie, et la RA du Daghestan.

Le Nord-Caucase a longtemps été influencé par les Scythes et plus particulièrement par l'un de leurs peuples, celui des Alains, des Indo-Européens.

Au sud de la barrière du Caucase, les composantes ethniques ont largement été orientalisées par les Perses, ce qui les distingue nettement de leurs "cousins" du nord. D'ouest en est les peuples de Transcaucasie sont répartis en plusieurs républiques : celles d'Adjarie, de Géorgie, d'Ossétie du Sud, d'Azerbaïdjan et d'Arménie.

Pour compliquer encore cette mosaïque ethnique, raciale et linguistique, d'incessantes vagues d'invasion ont implanté dans le Caucase



des populations nouvelles, comme celles se rattachant à la famille turcomongole, à tel point que, pour qualifier cette multitude, les géographes arabes médiévaux donnèrent au Caucase le nom de "Montagne des langues".

Parmi tous les peuples autochtones du Nord-Caucase, le plus connu est celui des Tcherkesses, les Kassogues des géographes de l'Antiquité. C'est à tort et à travers que leur nom a été utilisé pour désigner la totalité des populations nord ou cis-caucasiques.

Or, ne sont tcherkesses que les groupes caucasiens du nord-ouest : Tcherkessk, Adyghès, Kabardes et, à l'extrême rigueur, Abkazés du nord-ouest de la Géorgie ; c'est ainsi que le célèbre chef Chamil, présenté comme le héros de l'épopée tcherkesse, était en réalité originaire du Daghestan et n'était donc pas ethno-linguistiquement parlant tcherkesse. Comme tous les peuples du nord du Caucase, les Tcherkesses avaient une longue tradition de mercenariat. Ils formaient des unités de cavalerie légère destinées à harceler l'ennemi. Ils servirent l'Empire mongol, le Khânat de Crimée, les royaumes de Pologne et de Lituanie ou même le tsar de toutes les Russies. C'est cependant au service de la Turquie qu'ils s'illustrèrent le plus car, et le fait est peu connu en Europe, ils constituèrent avec les représentants d'autres peuples du Caucase, l'essentiel de la milice des Mamelouks.

En 1250, les Mamelouks s'emparè-

rent de la Syrie et de l'Égypte où des souverains tcherkesses régnèrent de 1382 à 1517, date de la conquête ottomane. Puis le sultan ottoman leur laissa l'administration de l'Égypte qu'ils perdirent à la suite de la campagne que Bonaparte y mena. C'est à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe que la poussée slave atteignit véritablement la région du Caucase après s'être imposée au terme de longs siècles de combats qui opposèrent l'Empire russe à la Turquie et à la Perse. En 1801, les Russes annexèrent la Géorgie puis les régions situées au sud du Caucase ; les populations du Nord-Caucase étaient donc prises à revers et, durant un demi-siècle, elles opposèrent une résistance désespérée à l'armée russe. C'est à cette occasion que s'illustra le célèbre Chamil, chef des montagnards du Daghestan qui ne sera capturé par les Russes qu'en 1859. La grande guerre du Caucase fut très dure et très meurtrière. Les Tcherkesses furent les derniers à résister, puis des dizaines de milliers d'entre eux, cédant sous la poussée numériquement supérieure des Cosaques, choisirent l'émigration et allèrent se placer sous protection ottomane. Les véritables conquérants du Nord-Caucase furent les Cosaques. Les premiers d'entre eux étaient originaires de la région du Don, puis ils furent renforcés par les Cosaques du Terek qui s'étaient primitivement installés dans le pays tchéchéne. A partir de la fin du XVIIIe siècle, les Zaporogues d'Ukraine furent rebaptisés Cosaques de la mer Noire et encouragés à s'installer sur le Kouban, c'est-à-dire en pays tcherkesse. Dans la première moitié du XIXe siècle, cent mille paysans ukrainiens vinrent les y rejoindre. Placé au carrefour de la steppe ukraino-russe et des mondes turc et persan, le Caucase est à nouveau entré dans une période de turbulences, renouant avec une tradition historique séculaire en raison du vide politique laissé par l'effondrement de l'Empire soviétique.

Entretien Courtois



L'abbé Grégoire Celier, prêtre depuis 1986, est préfet des études à l'école Saint-Michel de Niherné tout en desservant la paroisse traditionnelle de La-Chapelle-d'Angillon. Parallèlement, il poursuit une carrière d'écrivain, avec des études d'histoire religieuse : Essai bibliographique sur l'antilibéralisme catholique (1986), La dimension œcuménique de la réforme liturgique (1987), L'Église déchirée / Appel aux catholiques Ecclesia Dei (1994). Aujourd'hui, il nous propose *Le dieu mortel*, une « invitation à la philosophie » écrite sous forme de dia-

logues et synthèse de huit années d'enseignement.

Le Libre Journal : *Le dieu mortel* : un titre étonnant, voire détonant, pour un livre de philosophie écrit par un prêtre ?

G. CELIER : Le « dieu mortel » c'est, selon une expression d'Aristote reprise par Montaigne, l'homme lui-même, divin par son âme, mortel par son corps. Et la philosophie s'occupe beaucoup de l'homme.

Votre livre est un dialogue : pouvez-vous nous présenter les personnages ?

Il y a Xavier. Agé d'une trentaine d'années, il est marié,

travaille comme cadre dans une entreprise d'informatique et ne s'est jamais intéressé à la philosophie, bien qu'il aime la littérature, l'histoire et l'art. En face, il y a Georges. Celui-ci, qui a dépassé la cinquantaine, est l'ancien professeur de mathématiques de Xavier. Il a pris sa retraite anticipée à la suite d'événements dramatiques racontés dans le premier « jour » ou chapitre. Au cinquième jour apparaît celui qu'on ne connaîtra que par son surnom de « Cincinnatus ». Il a probablement le même âge que Georges, c'est un paysan-philosophe, surtout préoccupé d'affronter la modernité : sur ce sujet, il ouvre à Xavier de grands horizons. Jean-Baptiste, le fils de Georges, apparaît le temps d'une brève conversation au sixième jour. Mais l'essentiel du livre se déroule entre Xavier et Georges.

Etes-vous Georges ou Xavier ?

Comme je le dis dans une note au début de l'ouvrage, je ne suis ni l'un ni l'autre. Bien entendu, je suis le rédacteur et j'assume le mouvement général du livre et son contenu global. Mais les détails de la conversation et de l'argumentation proviennent du caractère des protagonistes, pas forcément de ma propre personnalité. Par l'âge et le tempérament, je suis proche de Xavier ; par la fonction de professeur de philosophie et par la doctrine, je suis

proche de Georges. Quelquefois, je me sens très éloigné de l'un et de l'autre. Je pense que c'est à chaque lecteur d'entrer en dialogue avec les personnages, sans trop se soucier de l'auteur, qui n'a pas une réelle importance.

La philosophie, c'est vieux, c'est ringard, c'est dépassé...

La philosophie cherche à connaître la vérité qui, par nature, est éternelle. La vraie philosophie n'est donc jamais dépassée. De plus, le dialogue que je propose est contemporain : on y évoque en toute liberté les ordinateurs, le chômage, l'écologie, le Sida, la publicité, la drogue, les progrès de la science, le rock, etc.

Et les critiques que chacun de nous fait à la philosophie ?

Le dialogue permet de poser les objections de Monsieur Tout-le-monde et d'y répondre clairement. Dans *Le dieu mortel*, c'est le rôle dévolu à Xavier qui, comme chacun de nous, se méfie de la philosophie et n'hésite pas à le dire.

Aujourd'hui, c'est plutôt la science qui intéresse les jeunes.

Il y a, en effet, une véritable fascination de la science qui est très dangereuse car la science finit par servir de pseudo-philosophie. Jean Fourastié a résumé la grandeur et les limites de la science : « La science nous apprend à peu près comment nous



avec l'abbé Cellier

sommes là ; elle ne nous apprend ni pourquoi nous y sommes, ni où nous allons. » Savoir qui est l'homme et où il va, c'est le rôle de la philosophie.

Plutôt que de lire, les gens préfèrent aujourd'hui écouter la radio ou regarder la télévision.

Cette surconsommation d'images étouffe notre capacité de réflexion. Il y a là une grave atteinte à la nature de l'homme, animal raisonnable dont l'activité essentielle consiste à connaître la vérité et non à ingurgiter passivement des images. Seul un relatif sevrage des médias est capable de nous libérer de cette prison de l'information/déformation. Un lecteur me signalait qu'il avait vu sa télévision : il a saisi une idée essentielle de l'ouvrage.

Étrangement, votre livre, qui veut réhabiliter la réflexion rationnelle et l'abstraction, fourmille d'exemples concrets et d'images.

Je prends les gens d'aujourd'hui là où ils sont. Je pars de l'image et du slogan, mais pour les mener du slogan à la réflexion, de l'imaginaire au rationnel. L'image sert chez moi d'ouverture vers la pensée, au contraire de la démarche télévisuelle et publicitaire où l'idée est le prétexte de l'image-choc.

Vous parlez volontiers de choses qui semblent étrangères à la philosophie : les modes vesti-

mentaires, le développement du machinisme, le « monde en plastique » où nous vivons, etc.

Contrairement aux apparences, nous sommes bien au cœur de la philosophie. Il s'agit de savoir comment l'homme peut philosopher, et donc quels obstacles, anciens ou modernes, se dressent sur sa route. Pour retrouver les conditions normales de la philosophie, qui sont tout simplement les conditions normales de la vie vraiment humaine, il faut pratiquer ce que j'appelle « l'écologie spirituelle ». Elle seule nous permettra de restaurer un environnement propice à la vie de l'esprit.

On dit souvent que la philosophie consiste en un juste équilibre du corps et de l'âme : *Mens sana in corpore sano*.

Cette maxime de Juvénal est fréquemment comprise dans le sens : la culture de l'esprit passe d'abord par le soin du corps. Or, les Anciens comprenaient plutôt : la santé du corps est inutile si, avant tout, l'âme n'est pas entretenue, nourrie, irriguée du vrai. Ce qui compte en un homme, c'est son esprit, ce qui le fait être homme. Aujourd'hui, on voit les gens se précipiter au « gymnase club » tandis que leur intelligence s'atrophie. Il faut absolument redonner à nos contemporains le goût de s'occuper de leur âme. Mon livre cherche à créer un vif désir des nourritures de l'esprit, c'est-à-dire du vrai sous toutes ses formes.

La philosophie est-elle

vraiment nécessaire ?

Plus que jamais. Elle protège la bonne santé de l'intelligence, lui donne les vitamines nécessaires pour affronter la vie et le monde. Aujourd'hui, les intelligences sont ravagées par l'erreur, déséquilibrées par la vie moderne. Nous marchons vers la folie généralisée, comme en témoigne le recours massif aux psychotropes. Je dirais, d'une façon imagée, que la lecture quotidienne de Platon ou de saint Thomas peut nous préserver du psychiatre.

Le dieu mortel : un livre réservé aux élèves de classe terminale ?

Pas du tout. Certes, ce livre les aidera à bien se préparer au baccalauréat philosophie. Mais il est destiné à un public beaucoup plus large, je dirais à tous les publics, car chaque homme a besoin de la sagesse. D'ailleurs, l'âge des personnages, trente et cinquante ans, montre que l'ouvrage ne s'adresse pas exclusivement à des lycéens.

Et l'état actuel de la philosophie ?

Il n'y a plus de grands hommes de pensée, y compris parmi les modernes idéalistes. D'autre part, la philosophie réaliste est tenue pour une vieilleries moyenâgeuse. La dernière institution qui la cultivait encore, l'Église catholique, l'a presque entièrement abandonnée depuis le concile. Enfin, les philosophes se sont enfermés dans la spécialisation. Ce n'était pas la méthode

d'Aristote, dispensant au grand public un enseignement simple mais néanmoins profond qu'il appelait exotérique. J'essaie de le suivre dans cette voie. Comme on l'a dit : « L'abbé Cellier n'est pas un vrai philosophe, car on comprend tout ce qu'il dit. »

D'autres livres en chantier ?

Plus que je n'ai le temps d'en écrire. En ce qui concerne *Le dieu mortel*, mon projet s'articule en trois ouvrages : après une « invitation à la philosophie », je voudrais proposer une « ouverture vers la foi » puis une « découverte de la Tradition catholique ».

Votre ambition, avec *Le dieu mortel*, est de vous tourner vers le grand public. Pensez-vous vraiment qu'un livre de philosophie puisse être accessible à tous ?

Mon effort d'écrivain a porté sur la simplicité et la clarté. Je ne sais pas si j'y ai réussi. C'est au public d'en juger. Je citerai simplement la lettre d'une lectrice : « Je ne possède que le certificat d'études. En commençant votre livre, j'ai sorti mon dictionnaire. Mais j'ai parcouru les 320 pages sans l'ouvrir une seule fois. » Une telle lettre est pour moi la plus belle des récompenses.

Grégoire CELIER, *Le dieu mortel. Invitation à la philosophie*, 320 p., 96 F. Éditions Fidéliter, 112 route du Waldeck, 57230 EGUELSHARDT. Tél. : (16) 87.06.58 38.

Les Provinciales

par Anne Bernet



Maurice Larrouy, marin, officier, écrivain

Les guerres se suivent et ne se ressemblent pas... Pendant l'Occupation, la France se jeta sur les romans à l'eau de rose, les histoires d'amour, et les éditions clandestines d'«Autant en emporte le vent».

Entre 1914 et 1918, il semble au contraire qu'elle ne se soit nourrie que de lectures héroïques, des faits d'armes de nos vaillants soldats, toujours contés sur le mode épique. Le récit des

souffrances, les écrivains le gardaient pour plus tard, pour la Victoire.

Il y a le pire et le meilleur dans cette littérature : depuis les grands talents reconnus, plus ou moins heureusement associés à l'effort de guerre, jusqu'aux gagne-petit du «bourrage de crâne». La plupart des auteurs qui se spécialisèrent dans ce genre ne virent pas leur notoriété survivre à la paix. A de très rares exceptions près. Ceux-là avaient du talent

sinon du génie. Maurice Larrouy appartient à cette catégorie.

Le prix Fémina 1917 fut attribué à un certain «Y». Cette initiale garante d'anonymat ne pouvait s'expliquer que d'une seule façon: elle couvrait un officier tenu au devoir de réserve. Le roman était d'ailleurs une superbe histoire de guerre: «l'Odyssée d'un transport torpillé». C'était plein de grands sentiments, de patriotisme, de bravoure indomptable, d'embruns et de tempêtes. C'était aussi assez solidement documenté et véridique pour qu'aucun marin ne s'y trompe. L'auteur était vraiment et indubitablement de la Royale. Sans le connaître, tous les officiers adoptèrent ce camarade doué d'une bonne plume et qui parlait si bien de leur métier.

Cette solidarité immédiate envers le mystérieux «Y» explique déjà en partie pourquoi il ne sombra pas corps et biens à la fin des hostilités. Et puis, «Y» avait senti le vent. Ses livres venaient juste quand la IIIème République inaugurerait sa grande politique maritime et faisait de la flotte l'ambassadrice de prestige de la France. Les années vingt et trente furent la seule époque triomphante de la littérature maritime française. «Y» se trouva pris dans le mouvement. Comme il n'allait pas contre les intentions de son ministère de tutelle, loin de là, les bureaux de la place Royale le lais-

sèrent faire. Encouragé, «Y» se démasqua un peu. Les livres qui parurent ensuite portèrent un nom sur leurs couvertures : celui de Maurice Larrouy, qui revendiquait le Fémina 1917. En fait, Larrouy n'existait pas plus que «Y». Tous ces pseudonymes dissimulaient le capitaine de frégate René Milan.

*Larrouy
ne voulut pas
se cantonner
uniquement
dans le livre
de mer,*

De la vie de René Milan, alias Larrouy, alias Y, on ne sait pas grand-chose. Sinon qu'il naquit à Oran en 1882, prépara Navale, et fit toute sa carrière sur les océans et sous le pavillon tricolore. Sinon qu'il mourut à Paris en 1939, malheur qui lui épargna très certainement de graves ennuis cinq ans plus tard. Car, à défaut de connaître la vie de Larrouy, on connaît fort bien ses opinions politiques et il n'y a guère de doute à avoir quant au choix qu'il aurait fait s'il avait été encore de ce monde en 1940... Sans même lire Larrouy, il suffit de regarder le nom de son éditeur... Les écrivains de gauche se faisaient rarement éditer chez Horace de Carbuccia, aux Editions de France. Forts de cette certitude, c'est sans crainte que vous pouvez vous plonger dans la douzaine de romans que Milan-Larrouy a laissés.



En vérité, il y a un peu de tout là-dedans ! Car Larrouy ne voulut pas se cantonner uniquement dans le livre de mer, craignant que son inspiration ne tarisse prématurément. A un lecteur, officier de marine, qui lui demandait « un livre qui se passerait entièrement en mer », il répondait qu'il ne pouvait pas l'écrire, l'expérience du commandement à la mer n'étant accessible qu'à d'autres officiers de marine, qui se laisseraient de retrouver dans un roman les lenteurs de leurs navigations et les termes techniques dont ils n'usaient déjà que trop à bord...

Donc, Larrouy a écrit autre chose, et il aurait peut-être mieux fait de s'abstenir, la littérature mondaine n'étant pas son affaire...

*L'une
des originalités
de Larrouy
fut de ne pas
se borner
à parler
de la Royale*

Son étude sur la place de la femme dans l'histoire, intitulée «l'esclave triomphante», fit scandale lors de sa parution, mais n'a pas laissé un souvenir impérissable. Quant aux aventures du jeune «Rafaël Gatouna, Français d'occasion», nom donné en Algérie aux Juifs bénéficiant de la naturalisation d'office, et à leur suite, «Gatouna et l'amour», on ne sait trop ce qu'elles pouvaient valoir, le titre même les condamnant à n'être jamais rééditées...

On abandonnera donc à son sort cette partie de l'oeuvre, et on se bornera

à ses romans de mer. D'abord parce qu'ils furent d'énormes succès, avec adaptations cinématographiques; ensuite parce qu'ils sont presque aussi bons que les livres de Chack ou de Vercel, ce qui suffit à les rendre tout à fait lisibles et agréables.

L'une des originalités de Larrouy fut de ne pas se borner à parler de la Royale. Il était très capable d'évoquer la vie des thoniers bretons ou celle d'un commandant de transatlantique.

En 1924, paraît le livre le plus caractéristique de l'oeuvre, même s'il fut éclipsé ensuite par le célèbre «Coups de roulis». Cela s'intitule «le Révolté».

Commandant le torpilleur 523 de l'escadre de Dunkerque, le lieutenant de vaisseau Yorritz est en butte à la jalousie et la méchanceté de son supérieur, le commandant Durbois. Durbois, surnommé «le Choléra» par la flotte entière, est un «officier de ministère», seulement occupé de son avancement et de sa carrière, mais mauvais marin et mauvais chef. Il hait le jeune Yorritz, qui, en Basque qu'il est, a l'instinct de la mer, et se fait adorer de ses hommes, pourtant choisis par Durbois dans le rebut des autres équipages... S'ajoutent à cela les assiduités répugnantes de Durbois auprès de Mme Yorritz, assiduités dédaigneusement repoussées par la jeune femme... Espérant briser la carrière de son subordonné, et peut-être réduire la vertueuse résistance de son épouse, Durbois embarque sur le 573 le dénommé Pimaï (Marius-Blanqui-Gracchus).

Tout un programme ! Comme ses prénoms suffirent à l'indiquer, ce jeune Provençal est un rouge... Qui commence à prêcher la Révolution à bord. Durbois pense que, cette fois, Yorritz ne s'en sortira pas, et que les bêtises de Pimaï, que son chef, par principe, s'obstinera à couvrir, perdront les deux hommes en même temps. En réalité, la personnalité de Yorritz transformera Pimaï. Vaincu par les qualités de son commandant, et par l'amour qu'il porte à la pure Marie-Luce, soubrette de Yorritz, Marius-Blanqui-Gracchus se transformera en héros...

*Avec Larrouy,
il faut peu
de choses
pour réduire
le péril rouge...
Naïf,
Maurice Larrouy ?
Oui,
et c'est
son charme...*

Certes, c'est presque gluant de bons sentiments et de clichés : le matelot breton qui a promis de ne pas aller à terre pour être fidèle à sa fiancée, les trucs de Yorritz qui retourne Pimaï en lui démontrant qu'il faut une voix de basse pour chanter l'internationale et non sa voix de ténor, le brave chien du bord, l'honnête amiral, et le châtiment du mauvais Durbois qui, en guise, d'avancement se voit envoyé aux Kerguelen... «Les vrais marins l'envieront !»

Mais cela marche ; c'est efficace, et cela a plu...

«Coups de roulis» procède des mêmes ficelles. Mais, cette fois, le converti

est le député Puy-Pradal, «austère républicain», qui veut réduire les crédits «inutiles» de la marine. Une seule croisière en Méditerranée et l'amour qui naît entre Mademoiselle Puy-Pradal et Kermao, un homme deshonoré en quête de rachat, modifieront du tout au tout les idées du politicien !

Même simplicité dans «Le Trident». L'île de Ploëdic ne vit que de la pêche. Ruinés par une mauvaise campagne, les équipages manquent succomber aux mirages communistes. Mais le rude bon sens des travailleurs français l'emportera et le patron de la conserverie «L'Océanique», convaincu par sa fille amoureuse du directeur de l'usine locale, augmentera les salaires et sauvera tout le monde...

Avec Larrouy, il faut peu de choses pour réduire le péril rouge... Naïf, Maurice Larrouy ? Oui, et c'est son charme...

Comme d'inventer l'imaginaire république du Tchourock, en Asie centrale, riche en pétrole, et d'envoyer une ambassadrice tchourokienne au nom dépourvu de voyelles chercher des crédits en Amérique.

Toute l'américanophobie de Larrouy, aussi forte que son anglophobie et sa germanophobie, éclate dans «Caravane sur l'Atlantique».

Mais ne résumait-il pas son opinion en ces termes, mis dans la bouche du matelot Breznec: «La France d'abord, Breznec ensuite, et les autres après !»

Pas très à la mode, ce pauvre Larrouy, c'est à craindre...



Vidéo

LAUREL ET HARDY, « LES CONSCRITS »

Film de Edward Sutherland, avec Stan Laurel et Oliver Hardy

Aucun duo comique n'a réussi à égaler Laurel et Hardy. Tous deux commencèrent leur carrière à l'époque du muet et leur association perdura jusqu'aux années quarante. "Les Conscrits" est un film datant de 1939. Hardy, à la suite d'une déception amoureuse, décide de se suicider mais finit par s'engager dans la Légion en compagnie de son compère. On devine que leur présence va considérablement désorganiser la vie du régiment.

Un grand moment de divertissement.
(Distribution : Polygram Vidéo.)

« LA CITÉ DE LA PEUR »

Film d'Alain Berberian, avec les Nuls

Le quator des Nuls a connu plusieurs saisons durant le succès sur les antennes de Canal Plus. La mort de Bruno Carrette, le plus talentueux des membres du groupe, a cassé le ressort comique et les émissions créées par la suite par les survivants n'ont pas retrouvé la même faveur du public. "La Cité de la peur" est le premier long métrage interprété par Chantal Lauby, Alain Chabat et Dominique Farrugia. L'intrigue nous entraîne en plein festival de Cannes sur les traces d'un mystérieux tueur en série. Les gags ne manquent pas mais sont fort inégaux. On rit parfois, néanmoins, et on s'amuse à reconnaître les personnalités faisant une courte apparition. A réserver aux inconditionnels.
(Distribution : P.V.C. Vidéo.)

« AU CŒUR DES TÉNÉBRES »

Film de Nicolas Roeg, avec Tim Roth.

Peu de cinéphiles savent que, pour réaliser "Apocalypse Now", Steven Spielberg s'est inspiré d'un roman de Joseph Conrad. "Au Cœur des Ténèbres" est la fidèle adaptation du même roman et entraîne le spectateur au Congo belge, sur les traces d'un personnage mystérieux, détenteur d'une formidable réserve d'ivoire. Le négociant parti à sa recherche va trouver maintes embûches sur son chemin avant de rencontrer une personnalité fort énigmatique. Bon film d'aventures, cette réalisation restitue à merveille l'atmosphère poisseuse des rives du fleuve Congo et nous retrouvons dans un rôle secondaire Isaac de Bankole qui se fit connaître grâce à Black Mic Mac. (Distribution : Delta Vidéo.)

C'est à lire

par
Serge de Beketch

Passez donc par la Lorraine

Pourquoi les rubriques littéraires seraient-elles l'apanage des livres ? Il est des revues qui donnent infiniment plus de plaisir au lecteur que bien des romans ou des essais. Tel est le cas du splendide numéro spécial que la « Revue Lorraine Populaire » publie à l'occasion de son vingtième anniversaire !

Ce bimestriel fondé par Jean Marie Cuny offre le modèle même d'une défense intelligente d'une identité régionale extraordinairement vivace, au cœur de la civilisation française

Chaque livraison, tous les deux mois, apporte sa moisson d'Histoire et d'histoires, d'enquêtes, de reportages, d'entretiens, de chroniques.

Le personnage central de tout cela, l'objet de toutes les passions, c'est bien entendu la Lorraine, Duché à jamais, province bien sûr et aussi, région regroupant les départements de Meurthe et Moselle, Meuse, Moselle et Vosges. Mais ce découpage ne rend pas compte de la réalité charnelle de la patrie de Barrès. Il ignore les grands labours du Bassigny qui viennent battre, océan immobile, les bords du plateau de Langres où les eaux de France se séparent pour gagner la Manche ou la Méditerranée. Il néglige les étangs fertiles de la Woëvre, les sols lourds du Vermois et du Xaintois, les bois épais des Vosges, les terres mêlées de sang et de chair français des Côtes de Meuse et de Moselle, les ciels immensément bleu-gris

Il tait la splendeur baroque des palais nancéens, la rigueur tendre des

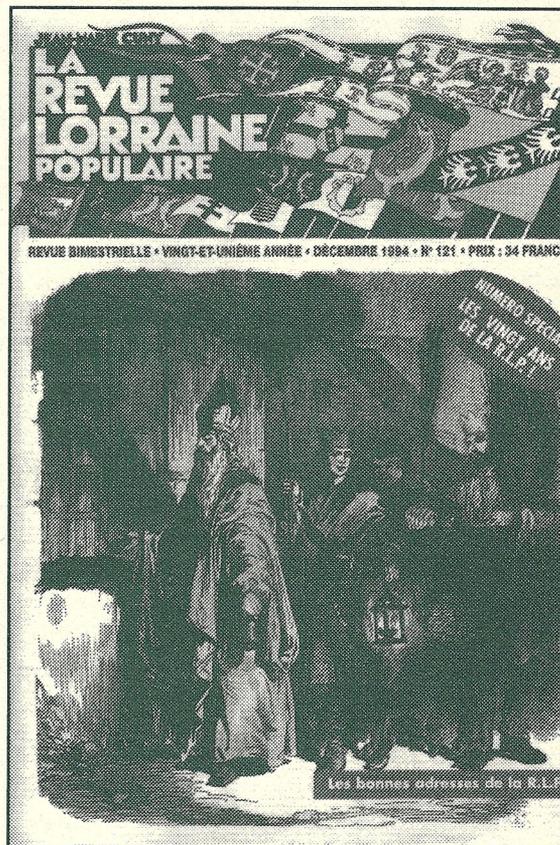
architectures paysannes, la force tranquille des forteresses éternelles, aux marches de la province.

Tout cela, que la géographie administrative ignore, la *Revue Lorraine Populaire*, inlassable, le célèbre depuis vingt ans.

On connaît le travers de tant de revues régionalistes. Trop souvent elles pèchent par rejet du fait national, elles pratiquent une défense jalouse, agressive, exclusive de « leurs » traditions, de « leurs » cultures, de « leurs » parler, de « leurs écrivains ».

En Lorraine, chez Barrès qui fut le phare de la pensée nationaliste, telle trahison était impossible.

Jean Marie Cuny a toujours su, depuis la fondation de la RLP, éviter cet écueil et l'on peut dire que toute la France est dans sa Lorraine comme



on dit que toute une femme est dans son seul regard.

Dans ce numéro de décembre 1994, on voudrait tout citer, mais ce serait priver le lecteur du plaisir de la découverte. On se bornera donc, en bridant son enthousiasme, à signaler un véritable numéro de vir-

tuosité éditoriale: un entretien imaginé par Paulette Choné entre un jésuite Bollandiste (spécialiste de la vie des saints), un pasteur protestant et un doreur restaurateur de statues anciennes autour d'une exposition itinérante consacrée aux images de saints et des techniques de restaura-

tion. Cet article rassemble toutes les qualités de la RLP. Il irradie littéralement la tradition du catholicisme français. Toute d'intelligence, de foi, de raison, d'amour et d'humour

(RLP 93 Grand'Rue. Ville-vieille de Nancy. 54000.)

« PRÉLUDE POUR UN ESPION »

de Len Deighton

Après de très brillants débuts, la carrière de Bernard Samson, l'un des meilleurs agents des services secrets britanniques, s'est retrouvée brutalement réduite à néant ou presque par le passage à l'Est de son épouse, Fiona, elle aussi officier de renseignement.

Quatre ans ont passé. Bernard a refait sa vie, en apparence. En réalité, il n'a jamais admis que sa femme, la mère de ses enfants, ait pu tout quitter et trahir. La découverte d'un mystérieux fonds secret, l'assassinat d'un de ses amis qui paraissait en savoir beaucoup sur Fiona et ce compte en banque, la résurrection d'un espion officiellement mort en mission à Berlin, et un chantage de moins en moins voilé obligent Bernard à se poser des questions...

Fiona a-t-elle vraiment déserté ? Est-elle en mission ? Et, dans ce cas, Bernard ne la met-il pas en danger ?

Bernard Samson, héros d'une passionnante trilogie, va se retrouver confronté à l'un de ces coups tordus dont les services spéciaux ont le secret... Du très grand roman d'espionnage.

Le Livre de poche, 320 p.

« EAU TROUBLE »

de Jennifer Rowe

Quinze jours dont toutes les femmes rêvent ! Voilà ce que son rédacteur en chef a offert à Verity Birwood, Birdie pour ses amis, en l'expédiant faire un reportage à Deepdene, l'institut de beauté miracle qui transforme à grand prix le pire laideron en star de cinéma... Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que, parmi les dames entre deux âges venues se faire belles, se glisserait celle que l'on avait surnommée "la dame en gris", une psychopathe meurtrière en série... Parmi les hôtesses de Deepdene, qui est Laurel Moon, libérée et

assassinée exactement selon la méthode de la dame en gris ? La panique s'empare des clients et du monde. D'autant plus qu'une inondation a isolé Deepdene du reste du monde et qu'une main criminelle a versé un puissant somnifère dans le café des policiers présents sur les lieux... La tueuse va-t-elle encore frapper ? Et qui est-elle ? Birdie, terrifiée mais efficace, se retrouve seule pour démasquer l'assassin.

Jennifer Rowe, découverte récente pour le public français, est australienne. Elle est également l'un des meilleurs auteurs policiers actuels. Birdie et son ami le commissaire Toby semblent promis à une longue et fructueuse carrière. Ce huis-clos, qui n'est pas sans rappeler "Dix petits nègres" d'Agatha Christie, confirme le talent et la maîtrise de la romancière.

Fayard, 345 p., 98 F.

« LA GUERRE D'ALGÉRIE

EN FRANCE »

de Raymond Muelle

Quand on évoque la guerre d'Algérie, on pense aux combats livrés sur le territoire nord-africain et à la trahison gaulle, mais on oublie souvent que les factions indépendantistes se livrèrent une lutte meurtrière sur le territoire métropolitain. Le FLN et le MNA, frères ennemis, rivalisèrent en sauvagerie non seulement pour s'entretuer, mais aussi pour organiser le racket des commerçants algériens installés en France. Souvent, des motifs politiques couvrirent des actions purement criminelles orchestrées par des truands. Raymond Muelle, auteur de différents ouvrages de l'excellente collection "Troupes de Choc", rappelle également le rôle de certains intellectuels français au service des tueurs algériens. Un document exceptionnel.

Presses de la Cité, 304 p., 120 F.

« LE SCHTROUMPF VOLEUR DE BIJOUX »

de l'atelier Peyo

Il y a deux ans déjà, le jour de Noël, disparaissait Peyo, le père des Schtroumpfs et de Benoît Brisefer, sans oublier Johan et Pirlouit. Heureusement, les hommes de bonne volonté qui créent pour les enfants sont éternels, et les personnages inventés par Peyo ont été repris par ses élèves. Sans trahir l'esprit du maître, les scénaristes Luc Parthoens et Thierry Gulliford et le dessinateur Alain Maury ont mis en scène une nouvelle aventure des lutins bleus qui auront fort à faire pour délivrer l'un des leurs devenu malgré lui voleur et pour sauver le fils d'un châtelain retenu par des personnages fort mal intentionnés. On retrouve avec plaisir ces héros familiers et on ne peut que souhaiter de nouvelles aventures dans les années à venir.

Le Lombard, 46 p.

« MEURTRES SOUS CONTRAT »

de Patrick Quentin

A la fin des années 50, le fils d'une star de Hollywood est rappelé par sa mère alors qu'il vit à Paris. De retour à Beverly Hills, il apprend que sa génitrice doit faire un retour remarqué sur les écrans dans un rôle taillé sur mesures mais, peu après, une autre actrice, épouse du metteur en scène, est assassinée.

Dès lors, le mystère va s'épaissir et les péripéties vont se suivre à un rythme endiablé. Dû à Richard Wilson Weeb et Hugh Cullingham Wheeler, qui signèrent à plusieurs reprises sous le pseudonyme commun de Patrick Quentin, ce polar d'excellente facture nous entraîne dans l'univers impitoyable de Hollywood mais les meurtres n'empêchent pas de percer une pointe d'humour. Fort distrayant.

Le Masque, 189 p.



Balades en Ile-de-France

par Olmetta

Ketchup et xénophobie...

Si cette rubrique est destinée à mettre en lumière certains aspects de Paris et de divers endroits de France notables pour leur pittoresque ou pour les émotions qu'ils procurent, elle s'érige, cette décade, en défenseur de notre pays et de l'Europe en dénonçant nos "amis" américains. Il n'y a aucune réelle culture américaine, encore moins un attrayant art de vivre, et pourtant ces fossoyeurs de la civilisation indienne exportent sans vergogne leurs néfastes habitudes : le rock, le rap, les graffiti, le fast-food, le jean, etc. Soyons honnêtes et reconnaissons qu'il y a une littérature notable et un cinéma intéressant. Maintenant que l'Europe a son Disneyland que nous avons eu la faiblesse d'accueillir, voici que nos "libérateurs" nous crachent au visage.

Chris Harris, auteur connu et suivi, vient de pondre un guide à l'usage de ses compatriotes yankees pour leur indiquer les mille et une bonnes raisons qu'ils ont de ne pas venir dans la vieille Europe : *Don't go Europe !*

Feuilletons ce catalogue de mises en garde dissuasives à l'usage de "l'Uglius Americanus" qui aurait l'incongruité de vouloir se hasarder chez nous. Nous sommes loin du US Go home des années 50... Pourquoi vous déplacer puisque "l'Europe n'offre rien que vous ne puissiez trouver dans le confort (*sic*) du fast-food de votre quartier". Toutefois, dans une fulgurante lucidité, l'auteur précise à ses lecteurs : "Les Européens ne vous aiment pas car ils vous connaissent trop. Des milliers d'ambassadeurs bedonnants et vêtus de chemisettes hawaïennes vous ont précédés avec leur Polaroïd autour du cou et leur manie de redemander du ketchup". Ce mal-

heureux plumitif n'envisage apparemment pas de raisons plus sérieuses de notre mépris pour certaines mœurs américaines que celle qu'il énonce. C'est nous considérer encore plus légers que nous ne sommes...

Chris Harris explique au postulant voyageur qu'en Europe "plus d'une centaine de langues est parlée" et que, pourtant, l'anglais est toujours considéré comme une deuxième langue. Il enrage devant ce constat.

La lecture de ce "guide" destiné à faire renoncer à la visite de l'Europe nous présente comme des fumeurs invétérés. "Heureusement, précise-t-il, l'odeur (du tabac) est masquée parce que les Européens n'ont pas confiance dans les déodorants". Et, horreur, de plus, nous ne sommes pas friands de beurre de cacahuète.

Italie : Venise est "la seule ville au monde qui ait pour principale attraction des égouts inondés" et offre la "contemplation de ses légendaires rats ailés transformant, par magie, des miettes en substance blanchâtre et collante". Les Américains fiers de leurs origines italiennes seront certainement heureux d'apprendre, en lisant leur compatriote, que Rome n'est "qu'une accumulation de vieilles ruines sales". Ils découvriront également que la Tour de Pise est "une erreur architecturale"...

L'Espagne a cette particularité d'offrir tous les jours l'après-midi "férié"... "Les journées s'organisent ainsi : matin "siesta", le soir "fiesta"... Seule la matinée du jeudi est consacrée au travail" !

La Suisse est présentée comme le plus ennuyeux des pays d'Europe. "La seule chose à y faire est de regarder sa montre, ce qui explique pourquoi les chronomètres helvètes

sont si réputés" ! Et, pour enfoncer le clou : "Trois choses sont interdites dans la Confédération : le bruit, les gosses et la fête".

Les Allemands tiennent une place de choix dans ce barbare florilège. Pour ne parler que de la nourriture teutonne qualifiée d' "unique au monde", l'auteur la déclare "à la fois ignoble et incroyablement dépourvue de valeur nutritionnelle". Il la divise en quatre groupes : "Bière, choucroute, une autre bière et saucisse" ! Quand on est "citoyen-hamburger", est-on qualifié en cette matière ?

Et la France ? "Paris est une ville magnifique". Merci pour cette concession ! Toutefois, "la seule erreur du Créateur est de l'avoir située en France". Heureusement il y a Eurodisney, "l'un des endroits les plus formidables à visiter... parce que c'est presque exactement le même que Disneyland, excepté qu'il est vide"... Etablissant ce réjouissant constat, Monsieur Harris pourrait rendre hommage à notre lucidité... Même pas.

J'ai gardé pour la bonne bouche la gastronomie française déclarée par cet "American-cornecul" : "immonde". Le "pire scandale" étant le foie gras qui n'est "qu'une bouillie de foies"... Ce pauvre baudet, pour conclure, crie haro sur les restaurants de notre pays : "Vous attendrez plus dans un restaurant en France que dans un bureau de poste en enfer !"

L'hystérie de fréquentation des restaurants français de Madison Square Avenue, même si elle est due au snobisme, inflige un démenti à Monsieur Chris Harris.

Baladez-vous donc en France et... en Europe !

Nous attendons le guide des USA rédigé sur le même ton. □



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

Cinéma

« Bab El-Oued City » de Merzak Allouache

Ce film a reçu le Prix de la Critique internationale au Festival de Cannes 1994. Un encouragement probablement, car c'est du cinéma bien moyen.

Il s'agit de l'aventure, au printemps 1989, d'un jeune mitron du quartier de Bab El-Oued (là où l'on trouve l'unique café d'Alger qui serve de la bière-pression : "La Grande Brasserie") qui, un après-midi, réveillé pour la énième fois par le haut-parleur de la mosquée voisine, arrache et jette à la mer l'appareil perturbateur. Ce geste de colère a des conséquences dramatiques car il déclenche l'ire des barbus du FIS bien décidés à en découdre malgré les appels au calme de l'imam.

Ce portrait d'une génération dénonce la violence imbécile qui ravage l'Algérie. Parfaite illustration de la "proverbiale" tolérance de l'Islam...

Une bonne volonté visible dans la réalisation et quelques touches d'humour suscitent de la sympathie pour cette réalisation. Néanmoins, soyons sur nos gardes. C'est, consciemment ou non, une forme de propagande pour nous préparer à recevoir les "bons" Algériens qui souhaitent échapper à l'intolérance de leurs compatriotes musulmans intégristes. Cinéphile, d'accord, mais français d'abord ! Surprenante image finale du garçon qui, narquois, brandit son passeport français sous le nez des policiers impavides, avant de grimper dans le bateau qui l'amènera chez nous... Un film instructif ! C'est probablement pourquoi le premier soir d'exploitation l'"Elysées-Lincoln" recevait une classe d'une cinquantaine de jeunes en "uniforme" (baskets, jeans, casquette américaine) encadrés de leurs "profs-sympas"...

Dans ce pays où des mômes de 15 ans anonnent en tentant de lire, il est, effectivement, urgent de leur enseigner l'histoire récente (regardée d'un unique point de vue) de l'Algérie... probablement parce que ce fut un département français. Les mêmes étudiants ont dû être conduits à voir "La Liste de Schindler". Cinéma éducatif !

« L'Ange noir » de Jean-Claude Brisseau

Le premier grand rôle de Sylvie Vartan à l'écran ! Toute la publicité est basée sur cet apogée. C'est oublier, un peu vite, que l'ex-Madame Hallyday avait tourné dans le film adapté de la célèbre pièce de Marcel Achard, en 1964 : "Patate". En 1994, maintenant qu'elle est devenue une "grosse légume", nous n'irons pas jusqu'à dire qu'elle joue comme la célèbre découverte de Parmentier.

Mariée à un riche magistrat intègre (Michel Piccoli), une femme (Sylvie Vartan) tue, chez elle, un homme. Elle concocte une extravagante mise en scène pour accréditer la légitime défense. Le réel talent de Piccoli, le beau métier de Tcheky Karyo, font ressortir le jeu glacé de l'inoubliable interprète de "Panne d'essence". L'intérêt tombe très vite. On s'ennuie ferme. Le parti pris de l'esthétisme n'excuse pas tout. Hormis quelques beaux plans sur le visage impeccablement maquillé de Sylvie Vartan, cet ange a bien du mal à passer.

« Feu la mère de Madame » et « On purge bébé » de Gerges Feydeau

Feydeau, auteur comique ? La noirceur des sentiments de ses personnages, la réalité pesante des situations en font l'un des observateurs les plus aigus de ses contemporains... Mais il avait choisi le parti du rire et c'est tant mieux. Tout le monde connaît l'histoire du marché de pots de chambre passé avec l'armée française (« On purge bébé ») et celle du retour de fête d'un mari inconsistant (« Feu la mère... »). Jouer Feydeau : le rêve de tout

Théâtre

acteur. Mais il faut être virtuose. Eh bien Muriel Robin, Pierre Richard et Darry Cowl le sont ! Pour ce dernier c'était une certitude, pour Richard une possibilité, pour "la Robin" un doute. Ils sont parfaits. Muriel Robin, forte de ses autres expériences scéniques, maîtrise parfaitement le texte. Sa diction flamboyante est dans le ton. Elle s'est intégrée dans l'impitoyable mécanique de Feydeau. Son physique dur colle à ces deux mégères, mantes religieuses. Pierre Richard en mari martyrisé excelle dans la veulerie. Darry Cowl est superbe de métier, de finesse et de roublardise. Tous les trois jouent à

l'unisson. Alors qu'avec ces pièces on peut tomber très vite dans le cabotinage, aucun n'y succombe. Fabienne Chaudat, Urbain Cancelier et Maaïke Jansen complètent la distribution sous la houlette du metteur en scène Bernard Murat qui a intelligemment servi Feydeau et ne s'est pas servi de l'auteur comme nombre de ses homologues. De l'excellent travail. A ne pas manquer.

Puisque le directeur de ce beau théâtre, l'auteur à succès Julien Vartet, vient de voir ses œuvres complètes éditées (en trois volumes) aux Editions du Rocher, nous vous les signalons comme cadeau idéal de fin d'année.

- Théâtre Edouard VII-Sacha Guitry : 47 42 59 92.

Un jour

Les étrennes

Très prisée des Romains, la coutume des étrennes, qu'interdit en demi-millénaire la Sainte-Eglise, atteint son apogée à la fin du règne de Louis XIV et sous Louis XV.

Avec moult gourmandes choses, figurines de sucre, nougats, cotignacs, orangeats, fruits secs, étaient alors principalement offerts des pantins, des petits chiens et des almanachs.

A Paris, vers 1760, des pantins « branlant à un fil de richard » brochés tantôt d'or, tantôt de strass, matière que venait d'inventer le Teuton du même nom, s'achetaient pont Notre-Dame, chez le sieur Guersaint et chez les boutiquiers de la galerie du Palais. Boucher croqua l'un d'eux qu'eut Madame la duchesse de Chartres.

Les petits chiens étaient de toutes sortes, turcs - des bestioles minuscules et veuves de poils, « ce qui les rendaient plus chers à leurs maîtresses », carlins, bichons, pyrames, King Charles. Les élégantes préféraient les polonais, « fort laids, insupportables », qui valaient, vraie ruine ! une cinquantaine de pistoles.

Quant aux almanachs, il y avait ceux intitulés « l'ami des belles », « passe-temps des jolies femmes », « l'amusement des coquettes », « bijou des dames », qu'on donnait aux beaux esprits féminins, et de moins luxueux destinés aux illettrés, modestes cubes de bois dont le symbole d'un trimestre illustrait chacune des faces. Une étoile, rappel de l'épiphanie, évoquait janvier, février et mars; un cœur, rappel de la vierge, avril, mai et juin; des clefs, rappel de saint Pierre, juillet août et septembre; une harpe, rappel du roi David, octobre, novembre et décembre...

Jadis, ainsi qu'aujourd'hui, personne n'échappait à la gentille obligation de faire des cadeaux d'an neuf, sauf certains ladres, comme le breton duquel on grava la stèle tombale de ce quatrain vengeur: « Ci-gît, dessous ce marbre/ le plus avare des hommes de Rennes/ S'il est mort le jour de l'an./ c'est pour ne pas donner d'étrennes... Bonne année, Bonne santé !!

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par Pierre Monnier

Comme d'habitude, puisque personne ne me demande mon avis, je m'en vais le donner.

Le maire d'une petite commune injurie publiquement un conseiller municipal : "Honte de la commune ! Fasciste !"

Procès. Devant le tribunal, le maire s'écrase mollement et affirme n'avoir jamais eu l'intention d'offenser l'autre. Mais alors, si "fasciste" n'est plus une offense, qu'est ce qui est une offense ?

"Deloreux" ? "Stalinien" ? "Balladuriste" ? "Emmanueliste" ? "Rocardomane" ? "Chiracophile" ?

Les techniques de désinformation s'améliorent de jour en jour. Je trouve particulièrement pertinente celle du mensonge par détournement chronologique. Connaissez-vous celle qui justifie un événement par des faits survenus beaucoup plus tard ?

On compte sur la mémoire cafouilleuse pour faire passer la pilule.

Exemple : "On ne pouvait éviter de déclarer la guerre à l'Allemagne en 39 à cause des crimes qu'elle a commis par la suite."

Et celle-là aussi, qui n'est pas mal : la relation de nombreux faits, témoignages, anecdotes auxquels est attribuée une égale importance ; avec un choix astucieux, on peut imprégner le lecteur des plus jolies contrevérités.

Appliquée naguère à Louis-Ferdinand Céline, elle constitue aujourd'hui l'essence du livre de Bresson et Lionet consacré à Jean-Marie Le Pen.

C'est la technique dite de l'accumulation creuse. Je parie qu'elle deviendra classique et qu'elle fera des petits.

Rendez à ces Arts

André Derain

Plutôt que d'attraper la nausée à Beaubourg où l'exposition "Hors-limites" exalte - avec nos deniers - ce que "l'art" contemporain peut produire de plus immonde, allez voir la grande rétrospective Derain.

Si l'on éprouve un choc, c'est celui des couleurs. Si l'on s'interroge, c'est à propos de vraies questions artistiques.

André Derain, né en 1880, était un colosse à la sensibilité d'argile. Son œuvre témoigne de sa quête inachevée, de ses doutes perpétuels.

Déchiré qu'il fut toujours entre les hardiesses nouvelles de son temps et son admiration profonde pour les maîtres anciens. Quand il est fauve, il peint le pont de Chatou en rouge vif, mais il continue à dessiner et à tenir compte des valeurs. Quand il se tourne vers l'exotisme, il ne peut se complaire dans les fausses maladresses. Il va tâter du cubisme, mais c'est trop intellectuel pour sa peinture d'expression.

Et puis il découvre les primitifs, Giotto, Fouquet et la Renaissance italienne. A partir de là, la couleur ne sera plus la clé de sa peinture. Elle passera désormais après la forme et la composition.

D'ailleurs, sa palette s'assombrit, même lorsqu'il peint des paysages du Midi. Et elle s'affine.

L'exposition du Musée d'Art moderne de la Ville de Paris présente, grâce à des prêts de plus de vingt musées français et étrangers, 180 peintures, 44 dessins, 35 sculptures, 56 projets de théâtre, 8 céramiques, 44 gravures et 20 livres illustrés.

Une vaste rétrospective, donc, pour un Derain qu'on aime parce qu'il passait par-dessus tout ce que l'art contemporain comptait de plus audacieux pour retrouver la simplicité et la fraîcheur, "les principes de l'art et les disciplines qui en découlent", comme le dit Apollinaire.

Nathalie Manceaux

11, av du Pdt Wilson, Paris 16e ; ts ls jrs sf lundi, à 17h30 ; jusq'au 19 mars.

Le journal de Séraphin Grigneux

« Homme de lettres »

par
Daniel Raffard de Brienne

Le 10 décembre 1994

A peine commencé, et malgré les foudrades de l'affreux JC, le Dallas présidentiel s'enfonce dans l'ennui. Les rebondissements sont mous et les électeurs se sentent l'envie de zapper à chaque épisode.

Faudra-t-il déprogrammer le feuilleton avant les élections ? A droite, on a essayé de nous tenir en haleine avec des histoires de primaires dont tout le monde se contrefichait. Finalement, les dirigeants de la majorité se sont rabattus sur la candidature unique. Là, je suis tranquille, ils ne manqueront pas de candidats uniques. Ils en ont déjà au moins six.

Le 12 décembre 1994

Coup de théâtre qui réveille l'intérêt des spectateurs. A droite, on rit et l'inflation du nombre des candidats menace de galoper ; à gauche, on pleure et, tel Diogène avec sa lanterne, on cherche un homme qui pourrait être candidat. Et tout cela finalement parce qu'un non candidat a seulement dit qu'il n'était pas candidat. C'est le comble du non-événement.

Ce Delors ne me manquera guère. Je n'arrivais pas à m'habituer à ses yeux d'épagneul martyrisé. J'ai acheté un bouquin intitulé "La Face cachée de Jacques Delors". Je m'étais dit que, derrière une face

officielle aussi lamentable, il ne pouvait y avoir qu'une face cachée rigolarde et un tantinet coquigne. Bref, je m'attendais à me régaler d'anecdotes croustillantes. Bernique ! comme on disait dans les romans à quatre sous : la face cachée est encore plus sinistre que l'autre. Je me suis abominablement rasé.

Rien à dire, il est vrai, sur le parcours du bonhomme : la JOC, la CFDT, la lutte contre l'Algérie française, mai 68 ("un entracte de ciel bleu", comme il dit), Chaban. Et surtout son maître Mendès, pour lui "un idéal d'homme politique". En somme, pas une erreur. Mais voilà, il parle. Et il écrit : à la deuxième ligne, je bâille ; à la troisième, je dors. Rien que des phrases rasantes.

Au fond, son secret c'est de savoir raser. Les politiciens n'y résistent pas. Ils le croient compétent dans les domaines qui les ennuient parce qu'ils n'ont pas le courage de l'écouter. Ils en oublient même son malencontreux passage aux Finances et ses horreurs maestrichiennes.

Voilà l'homme qui pouvait devenir président de la République. Mais comme il se refuse à arroser de ses larmes chroniques les chrysanthèmes officiels, il va bien falloir que la gauche trouve quelqu'un d'autre. Or, si l'on élimine tous les can-

didats potentiels que l'incertitude des péripéties judiciaires contraint à une réserve discrète, il ne reste pas un grand choix.

Certains socialistes espèrent encore voir le petit Polichinelle grinçant resurgir de la boîte où il boude. D'autres pensent à Djack le mirobolant avec qui, il est vrai, on ne s'ennuierait pas. A chaque jour son idée loufoque : l'Arc de Triomphe couvert de tags, Notre-Dame peinte en rose et ses piliers zébrés par Buren, la Tour Eiffel arrangée en symbole phallique, les Gardes républicains en porte-jarretelles... Moi, je préférerais Gros-Quinquin. Chez lui, la lame n'use peut-être pas le fourreau, mais il a du moins la corpulence et l'appétit d'un Danton. J'aime la manière dont, de sa voix de bronze, il enfile comme des perles sur un fil des phrases d'autant plus sonores qu'elles sont creuses. J'apprécie la façon dont il interpelle "les gens du château" alors que bien des châtelains aimeraient changer leurs donjons contre sa chaumière.

On exagère par pure méchanceté sa faible aptitude aux travaux de l'esprit. En réalité, à ce qu'on m'a dit, il a mal supporté le cambriolage de sa bibliothèque. Et pourtant il n'y avait qu'un seul livre.

Mais il n'avait pas fini de le colorier. □

Mes bien chers frères

Un nouveau truc

Je suis aumônier de deux établissements scolaires : un collège privé catholique et un collège public. Pour les élèves de l'un et de l'autre, nous organisons des réceptions, des sorties, des camps. C'est pour moi l'occasion de rencontrer chaque jeune, garçon ou fille, personnellement. Ils ont entre 12 et 15 ans. Depuis la rentrée scolaire, j'ai pu ainsi m'entretenir individuellement avec près de 200 jeunes adolescents. Parmi les sujets abordés, il y a leur avenir et, bien sûr, la vocation. Aux garçons, je précise souvent ma question : "As-tu pensé à la vocation sacerdotale ?" Les réponses sont variées. Mais à peu près six d'entre eux (c'est énorme) m'ont répondu : "J'ai pensé à devenir prêtre, mais je préférerais être diacre, car on peut se marier et avoir un métier". Ils voient en effet, chaque dimanche, ici à la messe, deux diacres permanents. Ceux-ci officient dans le chœur, aux côtés du célébrant, en aube et étole. Ils sont mariés, ont des enfants, exercent un métier. Or, dans la liturgie actuelle, les diacres sont très en vue. Autant dire qu'à moins d'être très connaisseur, on ne peut distinguer un prêtre d'un diacre. Le diaconat permanent est à la mode ; c'est le dernier truc de l'Eglise de France. Il y avait 100 diacres en 1982. Il y en a plus de 1 000 aujourd'hui. Ils seront aussi nombreux que les prêtres en activité d'ici dix ans. La hiérarchie résistera-t-elle à la tentation de transformer ces diacres permanents, mariés, en prêtres mariés ? Théologiquement, rien ne l'en empêche. Les vocations sacerdotales sont directement menacées. J'observe qu'aujourd'hui dans l'Eglise on veut être carmélite, mais vivre dans le monde. On veut observer la Règle de saint Benoît, mais dans le siècle et en famille. On veut suivre les Exercices de saint Ignace, mais pas enfermé pendant un mois, en cours du soir. On aimerait être à la fois jésuite et banquier, Xavière et secrétaire de direction. On veut bien être curé, mais travailler comme tout le monde et fonder une famille comme tout le monde. Quelle aubaine d'avoir ressorti un vieux truc abandonné pendant mille ans et qui ne sert pas à grand-chose : le diaconat permanent !

Abbé GUY-MARIE



La Grande Guerre

« J'ai à la mémoire un air d'Haendel... »

Le Libre Journal poursuit la publication des lettres et carnets d'Eugène Lemerrier recueillis, voilà un demi-siècle, par Jacques Benoist-Méchin dans un livre aujourd'hui disparu : Ce qui demeure (Albin Michel, 1942).

Dans le cri ultime du soldat Lemerrier, peintre, poète, musicien et homme de foi tombé aux Eparges le 6 avril 1915, nulle révolte contre le destin. Tout, au contraire, est prétexte à s'émerveiller devant la beauté de la Création. Et l'on songe à l'âme d'acier à la fois ferme et souple qu'il fallait à cet homme pour trouver, au milieu du fracas des bombes, le courage tranquille de fredonner un air de Haendel.

15 NOVEMBRE 1914, 7 H

Comme j'ai apprécié le spectacle de cette énorme plaine où nous étions descendus, cinglés par le grand vent. L'horizon bas libérait le grand ciel gris où de rares échappées blafardes rappelaient l'azur disparu. Un calvaire tragique et noir, en silhouette. Puis des arbres squelettiques. Quel site ! Voici où je puis penser à toi, ma chère musique !

16 NOVEMBRE 1914

Que vous dirai-je de ma vie ? A travers les fatigues et les vicissitudes, je suis soutenu par la contemplation de l'admirable nature qui, depuis deux mois, accumule les émotions et le pathétique

de cette saison passionnée. Un de mes emplacements habituels se trouve sur la Woëvre. Que c'est beau ! Et quelle bénédiction de suivre, chaque heure de la journée et de la nuit, l'embrasement du feuillage à chaque jour de l'automne ! Comme l'affreuse turbulence humaine ne parvient pas à troubler la sérénité majestueuse de la nature ! Certes, il est des moments où l'homme paraît excéder ce que nous pouvions en imaginer ; mais une âme avertie distingue rapidement l'harmonie qui domine et concilie toutes ces dissonances. Ne croyez pas que je reste insensible à la navrance des spectacles dont nous sommes rassasiés : villages anéantis sur lesquels s'acharne l'artillerie, fumées dans le jour, lueurs dans la nuit, misère des populations évacuées sous les obus. A chaque instant, on reçoit un choc en plein cœur. Mais c'est précisément pourquoi je me réfugie dans cette consolation supérieure. Car, souffrant également, je ne pourrais sans cette discipline du cœur, faute de supporter sans désarroi notre situation.

18 NOVEMBRE, 11 H

Pour l'instant, j'ai à la mémoire un joli air de Haendel, si touchant. Aussi un allegro de nos concerts d'orgue à quatre mains. Une musique joyeuse, brillante, débordante d'activité. Cher Haendel ! Il me console souvent. Beethoven me revient rarement à la mémoire mais, quand sa musique s'éveille en moi, elle touche à quelque chose de si capital que c'est, chaque fois, comme une main écartant les voiles devant la Création.

Pauvres chers grands maîtres ! Leur fera-t-on un crime d'être allemands ? Et Schumann, comment l'associer à un barbare ?

Pour Wagner, si belle soit sa musique, si incontestable et séduc-

teur soit son génie, je crois que d'être privé de l'entendre supprimerait quelque chose de moins substantiel pour le génie français que si l'on s'en prenait aux grands classiques, ses compatriotes.

19 NOVEMBRE AU MATIN

Bien chère maman, j'ai été réveillé à l'aurore par une canonnade violente et inusitée à cette heure du jour. A ce moment, des camarades revenaient glacés par une nuit de tranchée. Je me suis levé pour leur chercher du bois, alors que sur le versant opposé de la vallée éclatait une fusillade très nourrie. Je suis monté au plus haut que j'ai pu et je voyais, dans le ciel très pur, le soleil s'annoncer.

Tout à coup, de la butte en face (une de ces collines que j'aime tant) j'ai entendu venir des clameurs, des hurlements. "En avant ! En avant !" C'était une charge à la baïonnette. C'est la première à laquelle il me soit donné d'assister, non pas que j'aie rien vu : l'heure encore obscure et probablement la disposition du terrain s'y opposaient. Mais ce que j'entendais suffisait à donner la sensation de l'attaque.

Jusqu'à présent, je n'avais pu imaginer que la guerre anonyme, qui veut une forme de courage très différente de la valeur guerrière traditionnellement conçue par le civil. Et voici que ce vacarme de ce matin me rappelle, au milieu de mon calme, que des hommes jeunes et sans motif personnel de haine peuvent et doivent se précipiter sur des gens qui les attendent pour les tuer.

Mais le soleil se levait sur la terre de mon pays. Il éclairait la vallée et, de ma hauteur, je distinguais deux villages, deux ruines dont j'avais vu l'une flamber trois nuits durant. Près de moi, deux croix de bois blanc. Le sang français coule en 1914...